PROJETS DE CONCILE OECUMÉNIQUE EN 1367:

UN DIALOGUE INÉDIT ENTRE JEAN CANTACUZÈNE ET LE LÉGAT PAUL

JEAN MEYENDORFF

Le texte, publié et commenté ci-dessous, a été l'objet d'une brève communication au XI[e] Congrès international des Études byzantines à Munich, en Septembre 1958.

LE vaste recueil de textes théologiques constitué par le manuscrit *Lavra* Λ 135 (no. 1626 du catalogue d'Eustratiadès), du XVe siècle, recèle la copie d'un document important pour l'histoire de Byzance et de la péninsule balkanique au XIVe siècle, et pour celle des relations entre l'Orient et l'Occident chrétiens. Il s'agit d'un compte rendu détaillé sur l'audience, donnée au palais des Blakhernes en 1367, par l'ex-empereur Jean-Joasaph Cantacuzène à Paul, patriarche titulaire latin de Constantinople et légat du pape Urbain V.

Le texte (ff. 2–4v) est recopié d'une main fine et hâtive; il est précédé et suivi dans le recueil par des fragments de Gennadios Scholarios (fol. 1v, fol. 5r-v), toujours de la même main. Le reste du recueil est de mains différentes. Le manuscrit ayant été rongé par des vers sur la tranche supérieure, quelques lettres sont illisibles dans la première ligne de chaque page. Les fautes d'orthographe dues au copiste sont assez nombreuses et l'auteur lui-même présente son texte sans beaucoup de recherche dans le style et l'expression.

Les quelques lacunes du Lavra Λ 135 sont comblées par une copie tardive de notre texte qui se trouve dans la même bibliothèque athonite: le *Lavra* I 54 (Eustratiadès, no. 1138), du XVIIIe siècle.[1] Le texte que nous publions ci-dessous ne tient compte de ce dernier manuscrit que là où le *Lavra* Λ 135 (L) est matériellement défectueux.

L'entretien entre Cantacuzène et Paul est rapporté d'une manière directe et vivante, ce qui n'exclut pas une nette partialité de l'auteur en faveur de l'empereur-moine, dont les paroles et les gestes sont mis en vedette. L'extraordinaire précision des faits et des dates, qui se laissent facilement corroborer par d'autres sources, donnent à notre document une valeur historique incontestable.

Nous éditons ci-dessous ce texte, que nous avons divisé en paragraphes, et nous le faisons précéder par une analyse détaillée, proche du texte grec, surtout dans les passages importants. Comme dans le cas d'autres textes byzantins, une telle analyse sera pour le lecteur d'un secours plus grand qu'une traduction littérale.

Nous commencerons par replacer dans leur contexte historique quelques faits importants signalés par notre compte rendu.

I. Contexte Historique

1. *Cantacuzène après son abdication*

Obligé d'abandonner les fonctions impériales en automne 1354, l'empereur Jean Cantacuzène prit l'habit monacal sous le nom de Joasaph et s'établit au monastère constantinopolitain des Manganes. Cette retraite fut directement

[1] Monsieur l'abbé Marcel Richard, au cours de son voyage à l'Athos en juillet 1959, a bien voulu confronter pour nous les deux manuscrits de Lavra et transcrire les passages qui manquent dans le manuscrit du XVe siècle. Nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance.

provoquée par les émeutes populaires que la politique financière et étrangère de Cantacuzène avait suscitées et qui accompagnèrent la rentrée de Jean V Paléologue à Constantinople: vainqueur, ce dernier paraissait pourtant prêt à partager le pouvoir impérial avec son ancien tuteur et ennemi, mais ce dernier préféra se retirer.[2] Cantacuzène n'a donc pas entièrement tort lorsqu'il prétend, dans les derniers chapitres de son *Histoire,* que son entrée au monastère était un acte volontaire et préparé de longue date.[3] D'ailleurs, comme le remarque G. Ostrogorskij, "la chute de Jean VI Cantacuzène ne met pas un terme à la puissance, ni au rôle historique de la maison des Cantacuzènes":[4] ses fils, Matthieu et Manuel, continuent à gouverner d'importantes provinces de l'Empire et finissent par trouver un *modus vivendi* avec Jean V, empereur principal. Leur père s'attribue un rôle prépondérant dans cette réconciliation.[5] Il semble en effet que sa renonciation à toute responsabilité politique directe lui ait conféré une plus grande autorité morale et une popularité qu'il n'avait jamais réussi à obtenir lorsqu'il était empereur régnant: les multiples humiliations que Jean Paléologue sera obligé de subir au cours de son long règne ne justifièrent-elles pas, au moins en partie, la politique pro-turque de son ancien tuteur? Voici comment le patriarche Philothée, dans un texte rédigé lors de son second patriarcat (1364–1376), décrit la situation de l'ex-empereur: "Autrefois, ses subordonnés se prosternaient devant lui, parce qu'il était le maître, bien que tous ne le faisaient pas en toute honnêteté pour les raisons évoquées plus haut; mais aujourd'hui, tout le monde le fait honnêtement, avec la bienveillance et l'amour qui conviennent, et tout d'abord tous les empereurs et toutes les impératrices, toute cette famille revêtue d'or l'aime comme des enfants aiment un père... Telle est aussi l'attitude de celui qui est aujourd'hui, avec l'aide de Dieu, notre empereur régnant [Jean V Paléologue] ..." D'après Philothée, Jean V considère Cantacuzène "comme le soutien de son propre pouvoir, comme un conseiller divin, comme l'âme de sa politique, de sa vie, de son empire et de celui de ses enfants; il voit en lui un avocat, un protecteur, un défenseur, un père et un gardien, et engage sa famille à avoir la même attitude."[6] Il est possible que Philothée, partisan et ami de Cantacuzène, prenne ici un peu ses désirs pour la réalité et exagère l'influence de Cantacuzène sur Jean V, mais, étant patriarche en titre, il n'aurait pu parler ainsi sans refléter au moins en partie le véritable état des choses.[7] Tout en étant revêtu de l'habit

[2] Cantacuzène, *Hist.*, IV, 40–41, ed. Bonn, III, pp. 291–306; Gregoras, *Hist.*, XXIX, 29–30, ed. Bonn, III, p. 243.

[3] Cf. aussi Philothée, *Contre Grégoras*, XII, PG, CLI, col. 1128 CD (texte plus complet dans Porphyre Uspenskij, *Istorija Afona*, III, *Afon monašeskij*, [S. Petersbourg, 1892], p. 849). Selon Philothée, Cantacuzène avait préparé son plan de retraite avec un groupe d'amis, dont lui-même et Nicolas Cabasilas. Démétrios Cydonès fit lui aussi partie de ce groupe (Cantacuzène, *Hist.*, IV, 16, ed. Bonn, III, p. 107). Sur le départ volontaire de Cantacuzène, voir encore une lettre récemment publiée par R.-J. Loenertz (Lettre 1, § 10, dans Ἐπετ. Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, XXVI [1956], pp. 135–136).

[4] *Histoire de l'Etat byzantin* (Paris, 1956), p. 553.

[5] *Hist.*, IV, 46, ed. Bonn, p. 336 ss.; IV, 49, pp. 356–367.

[6] *Contre Grégoras*, XII, PG, CLI, col. 1129 BC; ed. Porphyre Uspenskij, p. 850.

[7] Cantacuzène parle lui aussi des relations amicales qui le lient au "jeune empereur" et adresse à ce dernier des louanges (*Hist.*, IV, 46, ed. Bonn, III, p. 336 ss); cf. aussi Grégoire Palamas, *Contre Grégoras*, I, *Coisl.* 100, ff. 233–233^{v}, 235^{v} (textes cités dans notre *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas* [Paris, 1959], p. 149, note 111, et p. 163, note 37).

monastique, Cantacuzène conservait une grande influence sur les affaires de l'Empire.[8] Il possédait des moyens directs et indirects pour l'exercer: ses fils, Manuel, puis Matthieu, gouvernaient la Morée byzantine, dans le Péloponèse; son ami Philothée était revenu au patriarcat en 1364, après la mort de son concurrent Calliste.[9] Lui-même continuait en fait, sinon en droit, à porter le titre impérial. Il ne semble pas qu'il se soit jamais rendu au Mont-Athos:[10] de 1354 à 1359, il résida à Constantinople et prit une part active à la réconciliation entre son fils Matthieu et Jean V; en 1361–1362, il passa une année dans le Péloponèse, gouverné par son fils Manuel, puis revint à Constantinople;[11] en 1367, nous le retrouvons encore dans la capitale et nous le voyons donner une audience officielle au légat Paul au palais des Blakhernes; en 1379, se trouvant toujours dans la capitale et soutenant son gendre Jean V contre l'usurpation d'Andronic IV, il est arrêté et gardé en otage à Péra; ce n'est qu'en 1381 qu'il se rend de nouveau dans le Péloponèse, où il meurt le 15 juin 1383.[12] A cours des dernières années de sa vie, Cantacuzène combattit, d'autre part, inlassablement les malentendus qui subsistaient encore au-sujet de la théologie palamite dont il avait, au cours de son règne assuré le triomphe.[13]

En fait, Cantacuzène exerça ainsi un pouvoir moral qui explique vraisemblablement dans une large mesure les contradictions de la politique byzantine durant cette période, notamment en ce qui concerne les relations avec l'Occident. Pendant que Jean V Paléologue recherchait désespérément l'appui des puissances catholiques contre les Turcs et acceptait, dans ce but, de renoncer à sa foi orthodoxe, Cantacuzène, appuyé par le clergé et la majorité du peuple byzantin, incarnait la fidélité à l'orthodoxie et n'envisageait l'union des églises que par la voie d'un concile oecuménique; quant au salut de l'Empire, l'ex-empereur le voyait pour l'immédiat, soit dans l'alliance turque, soit dans une croisade des peuples orthodoxes que son ami Philothée cherchait à promouvoir. Ces deux politiques étaient menées parallèlement et il est permis de se demander si Jean V et Cantacuzène, dont les relations personnelles étaient, comme nous l'avons vu, correctes, et même amicales, n'agissaient pas en accord au moins

[8] Pour les grands personnages, la prise d'habit monastique ne signifiait souvent qu'un abandon assez théorique des intérêts du siècle. A cet égard, il suffit de citer l'exemple contemporain d'Irène-Eulogie Choumnos, veuve du despote Jean Paléologue (voir V. Laurent, "Une princesse byzantine au cloître ...," dans *Echos d'Orient*, XXIX [1930], pp. 29–60; "La direction spirituelle à Byzance...," dans la *Revue des études byz.*, XIV [1956], pp. 46–86; cf. J. Meyendorff, *Introduction*, pp. 125–127).

[9] Dans son *Histoire*, Cantacuzène ne cache pas sa joie devant cet évènement et rend bien à Philothée les éloges que le patriarche lui adresse de son côté (*Hist.* IV, 50, ed. Bonn, III, 363).

[10] Cantacuzène parle seulement d'un *projet* qu'il nourrissait en 1354 de se retirer au monastère athonite de Vatopédi (*Hist.*, IV, 42, ed. Bonn, p. 308). Certains auteurs (cf. encore L. Bréhier, *Vie et mort*, p. 447) parlent à tort d'un séjour effectif à l'Athos.

[11] *Hist.* IV, 49, ed. Bonn, III, p. 360; cf. R.-J. Loenertz, *Emmanuelis Raul epistulae XII*, dans Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, XXVI (1956), pp. 143, 148.

[12] Voir R.-J. Loenertz, "Pour l'étude du Péloponèse au XIVe siècle," dans *Etudes byz.*, I (1943), p. 163; cf. aussi du même auteur *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès* (Studi e testi, 131) (Cité du Vatican, 1947), p. 114.

[13] Il était en correspondance à ce sujet avec les régions d'Asie Mineure occupées par les Turcs, et aussi avec Chypre, l'Egypte, Trébizonde et Cherson (Démétrius Cydonès, cité dans G. Mercati, *Notizie*, Studi e testi, 56, p. 340). Une lettre de Cantacuzène, consacrée à ce sujet et adressée à un évêque de Chypre, vient d'être publiée par J. Darrouzès, dans la *Revue des études byzantines*, XVII (1959), pp. 7–27.

tacite l'un avec l'autre et ne se partageaient pas, en quelque sorte, les tâches: un tel accord expliquerait le secret à peu près total qui fut gardé à Byzance sur les actes de Jean V (promesse écrite d'obéissance au pape en 1355, abjuration officielle à Rome en 1369).[13a] A Constantinople, le Paléologue pouvait se couvrir de la caution morale que lui accordait son beau-père et, à Rome, il pouvait se référer à son opposition pour expliquer la difficulté de réaliser l'union. En tous cas, la curie romaine connaissait l'autorité dont jouissait Cantacuzène: le 6 novembre 1367, Urbain V lui adressait une lettre, recherchant l'appui de celui "qui pouvait faire pour l'union plus que quiconque, sinon plus que l'empereur régnant."[14] Cette constatation n'amena pourtant pas le pape à accorder un crédit plus grand aux suggestions de Cantacuzène: comme nous le verrons plus bas, il préféra faire confiance à la conversion personnelle de Jean V, plutôt que d'entreprendre la convocation conjointe d'un concile.

2. *Le légat Paul*

O. Halecki insiste avec raison sur le rôle particulier joué par Paul dans les négociations d'union dans la seconde moitié du XIV[e] siècle.[15] Originaire d'Italie méridionale,[16] il parlait vraisemblablement le Grec et, comme Barlaam le Calabrais, appartenait à cette catégorie d'Italogrecs qui paraissait apte à servir de trait d'union entre Byzance et l'Occident.[17] Sa carrière ecclésiastique s'est tout entière passée en Orient, où il occupa une série de sièges épiscopaux latins, établis à la suite des Croisades. Titulaire de l'évêché de Simisso (Samsoun, Amisos), il fut transféré, le 10 juillet 1345, à celui de Smyrne par Clément VI.[18] En cette qualité, il se rendit à Constantinople après la chute de Cantacuzène et obtint de Jean V la signature d'un chrysobulle comportant une promesse d'obéissance au pape, en échange d'une aide militaire immédiate, non conditionnée par une union préalable.[19] L'accord n'aboutit pas, Innocent VI exigeant que l'union soit officiellement proclamée *avant* le début de la Croisade. C'était là précisément le point dont Paul avait bien vu le caractère irréalisable: le 15 mai 1357, il est écarté et transféré au siège archiépiscopal de Thèbes.[20] En 1359, Pierre Thomas est nommé légat pontifical pour l'Orient et réussit à organiser une croisade avec l'aide de Venise, du royaume de Chypre et des

[13a] Sur la politique de Jean V, voir l'ouvrage capital d'O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome* (Varsovie, 1930).

[14] *Audivimus saepius te... multamque calogerorum ac cleri et populi Graecorum habere sequelam: propter quod in perfectione tractatus unionis eorumdem Graecorum et Latinorum prae caeteris post imperiale culmen potes existere fructuosus* (Baronii-Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, 1367, no. 8).

[15] *Op. cit.*, p. 37 ss.

[16] "Natif du pays de Naples" (R.-J. Loenertz, "Athènes et Néopatras. – Regestes et documents pour servir à l'histoire ecclésiastique des duchés catalans (1311–1395)," dans l'*Archivium fratrum praedicatorum*, XXVIII [1958], p. 62); Καλαβρὸς γὰρ ἦν (*infra*, § 5).

[17] Sur la permanence de l'hellénisme en Italie méridionale, voir C.Giannelli, "L'ultimo ellenismo nell'Italia meridionale," dans les *Atti del 3e congresso internazionale di studi sull'alto medioevo (14–18 Oct., 1956)* (Spoleto, 1958) (tiré à part).

[18] R.-J. Loenertz, *op. cit.*, p. 48.

[19] Texte du chrysobulle dans A. Theiner et F. Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum* (Vienne, 1872), pp. 29–33; cf. O. Halecki, *op. cit.*, pp. 30–36.

[20] R.-J. Loenertz, *op cit.*, p. 58.

Hospitaliers: les bulles d'Innocent VI qui concernent cette tentative autorisent Pierre Thomas à employer la force pour convertir "les infidèles et les schismatiques."[21] Dans ces conditions, il ne pouvait plus être question de pourparlers d'union. Ces derniers ne reprirent que vers 1364. Le 17 avril 1366, après la mort de Pierre Thomas, le pape Urbain V nomma Paul patriarche titulaire de Constantinople:[22] c'est à ce titre que nous le voyons apparaître à Byzance en 1367.

3. *Jean V, Louis de Hongrie et Stracimir de Bulgarie*

Les événements politiques des années 1362 à 1367 illustrent très clairement la vanité des projets de campagne militaire, destinés à sauver l'Empire moribond.[23] L'empereur Jean V, dans ses appels constants au Saint-Siège, surestime à la fois l'autorité politique des papes et leur bienveillance à l'égard de l'Orient chrétien. En fait, le schéma théorique suivant lequel l'empereur de Constantinople et le pape de Rome seraient les chefs politiques et religieux d'une unique chrétienté ne correspond plus à la réalité. En Orient, la voix de l'empereur est loin d'être décisive dans les affaires d'Eglise; quant au pape, ses appels à la croisade — lancés avec l'inévitable réserve sur la nécéssité d'une union préalable des Grecs à l'Eglise romaine — ne sont entendus que dans la mesure où ils correspondent aux interêts politiques des divers princes occidentaux. Le pontife romain est donc, en fait, réduit à profiter des circonstances.

Seul, le roi Pierre I de Chypre montre un esprit de décision, mais son courage est loin de suffire pour venir à bout de la menace turque: le seul résultat auquel il parvient est une occupation d'Alexandrie pendant six jours (octobre 1365). Deux autres souverains semblaient pourtant prêts à suivre son exemple: le comte Amédée de Savoie, cousin germain de Jean V, et le puissant roi de Hongrie, Louis le Grand. Ce dernier surtout possédait une force suffisante pour menacer sérieusement les Turcs, mais ses propres ambitions balkaniques constituaient le véritable mobile de la campagne où il s'engagea et qui trouva sur sa route non pas des Turcs musulmans, mais des Bulgares orthodoxes. C'est ainsi qu'en mai 1365, il s'empara de Vidin et y fit prisonnier le fils du roi Jean Alexandre de Bulgarie, Stracimir.

Pour clarifier la situation et conclure avec Louis une alliance formelle, Jean V, au début de 1366, se rendit lui-même en Hongrie, accompagné de ses fils Manuel et Michel. Comme l'écrit G. Ostrogorskij, "c'était la première fois qu'un empereur de Byzance se rendait en terre étrangère non plus en général à la tête de son armée, mais comme un solliciteur en quête de secours."[24]

Le dialogue de Cantacuzène avec Paul nous donne des renseignements inédits

[21] *Cupientes civitatem metropoliticam Smirnarum et Romaniae provincias ac alias terras partium earundem a Turcorum et infidelium ac scismaticorum omnium faucibus eripi...* (cité par O. Halecki, *op. cit.*, p. 71, note 1).

[22] R.-J. Loenertz, *op. cit.*, p. 63.

[23] Voir O. Halecki, *op. cit.*, pp. 79–105.

[24] *Op. cit.*, pp. 559–560.

sur les pourparlers de Hongrie. Nous y apprenons en effet, par la bouche de l'ex-empereur, que Louis de Hongrie et sa mère, Elisabeth de Pologne, exigèrent, comme condition préalable de leur alliance, que Jean V et sa suite reçoivent le *baptême* de l'Eglise romaine; nous apprenons également qu'un fils du roi Alexandre de Bulgarie—qui ne peut être que Stracimir, fait prisonnier l'année précédente à Vidin—fut obligé de se soumettre à un second baptême pour entrer dans la communion de l'Eglise romaine (§ 11). Louis et son entourage sont ainsi présentés par Cantacuzène comme des exemples d'inadmissible intolérance en matière religieuse.

Ce nouvel aspect de la question modifie sensiblement l'idée que l'on pouvait se faire jusqu'à présent sur les raisons de l'échec des pourparlers de Buda: il était en effet généralement admis que les négociations échouèrent devant l'intransigeance du pape Urbain V.[25] Or, notre Dialogue présente au contraire les Hongrois comme "plus papistes que le pape" et jette ainsi une lumière nouvelle sur les documents dont nous disposons par ailleurs sur les événements de 1365–1366.

Les événements de Vidin sont en effet mentionnés dans une lettre du Général des Franciscains, datée de 1366, qui fait état d'un rapport du roi Louis et du vicaire de Bosnie sur la conversion des Bulgares à la foi romaine dans la ville capturée par les Hongrois: ce rapport, dont le texte ne nous est pas parvenu, demandait au Général d'envoyer des moines franciscains pour convertir les Bulgares, car ceux qui déjà exerçaient leur ministère à Vidin ne suffisaient plus; huit d'entre eux, en cinquante jours, avaient dû baptiser 200,000 personnes![26] La lettre du Général parle également de "princes infidèles" acceptant le baptême, d'"hérétiques" et de "schismatiques" revenant à la vraie foi, et aussi de "Manichéens", c'est-à-dire de Bogomils. Il ne semble pas qu'il fasse nettement distinction entre les "infidèles" et les "schismatiques" en ce qui concerne le mode de leur reception dans l'Eglise romaine: la Bulgarie entière est considérée comme délivrée de la "perdition."[27] D'ailleurs, peut-on imaginer que la ville de Vidin ait eu une population de 200,000 "infidèles" ou bogomils? Il est manifeste que tous — y compris la majorité orthodoxe de la population — allaient au même baptême. Stracimir lui-même n'est pas mentionné dans la lettre du Général franciscain, mais nous savons que lui aussi, déporté dans la forteresse de Gumnik, en Bosnie, se convertit à l'Eglise romaine:[28] notre document nous apprend qu'il fut, comme tous ses sujets, baptisé une seconde fois.

Le type de croisade que menait Louis convenait donc assez peu aux Byzantins. Ce n'est pas que Jean V se souciat particulièrement du sort des Bulgares,

[25] W. Norden, *Das Papsttum und Byzanz* (Berlin, 1903), p. 703; G. Ostrogorsgij, *op. cit.*, p. 560, note 1; O. Halecki, par contre, cherche à limiter la responsabilité du pape dans l'échec des plans de croisade (*op. cit.*, pp. 129–131).

[26] *Octo fratres nostri ordinis... infra quinquaginta dies ultra ducenta millia hominum baptizarunt* (ed. L. Wadding dans les *Annales Minorum*, VIII [Rome, 1783], p. 196).

[27] *Currunt cum suis gentibus principes infideles, juvenes et virgines, senes cum junioribus turmatim confluunt ad baptisma, haeretici similiter et schismatici ad veritatem fidei orthodoxae, ad unitatem sacrosanctae Romanae Ecclesiae revertuntur... Perditur tota illa Bulgaria populosa, quam rex ille invictissimus Hungarorum dudum potenter obtinuit, et praecipue civitas illa Bindin, ... ubi fratres in copiosiore numero destinantur. Patareni et Manichaei sunt amplius solito dispositi baptizari...*, *ibid.*, pp. 196–197.

[28] C. Jirecek, *Geschichte der Bulgaren* (Prague, 1876), p. 327.

qui alors cherchaient l'appui turc, mais l'attitude religieuse des Hongrois le touchait directement. Il avait pourtant reçu du pape Urbain V une lettre, datée du 18 avril 1365 (elle était donc presque contemporaine des événements de Vidin), dont le ton était nettement irénique: tout en l'invitant à venir à Rome, le pape l'appelait "fils de la même église" et lui promettait son aide.[29] Le Paléologue pouvait donc espérer que le pape modérerait le fanatisme des Hongrois et qu'un accord avec ces derniers serait possible.

Les négociations de Buda se heurtèrent, comme toutes les précédentes, au préalable de la conversion de Jean V et notre document nous apprend que Louis et sa mère, Elisabeth de Pologne, exigèrent que l'empereur et ses fils reçoivent un nouveau baptême.[30] Cette exigence extrême explique plusieurs passages des lettres qu'Urbain V adressa alors à Buda. Il résulte, en effet, de ces lettres que Jean V, en acceptant le principe même de sa conversion, demanda que la procédure soit définie par le pape: il savait que Rome ne lui imposerait pas un second baptême. Une ambassade bipartite — un évêque hongrois, Etienne de Nyitra, et un fonctionnaire byzantin, Georges Manicaitès — se rendit en Avignon et deux légats pontificaux rapportèrent, en juillet 1366, la réponse d'Urbain V. Cette réponse était donnée dans des lettres adressées aux principaux intéressés, dont Jean V, Louis et Elisabeth de Pologne.

Dans l'une des lettres à Jean V, datée du 1er juillet 1366, le pape se félicite de l'accord intervenu avec Louis et en rappelle les termes: l'empereur et ses fils ont accepté par serment d'accomplir tout ce qu'ordonnerait le pape en vue de leur conversion à la foi romaine.[31] Dans une autre lettre, Urbain V définit la procédure de réconciliation qui comporte essentiellement une confession de foi, semblable à celle de Michel VIII (*olim per clarae memoriae Michaelem Palaeologum imperatorem Graecorum, praedecessorem tuum, in simili reconciliatione praestiti ac factae*...) et accompagnée d'un serment de fidélité au pape.[32] La lettre à Elisabeth de Pologne confirme le zèle rigoureux que Cantacuzène, dans notre Dialogue, attribue lui aussi à la reine-mère et limite formellement son intransigeance: "pour son information", Elisabeth reçoit en effet du pape une copie de la procédure de réconciliation, telle qu'elle se trouve définie par le Siège apostolique (*decrevimus*).[33]

[29] O. Halecki, *op. cit.*, pp. 89–90. Halecki analyse bien les éléments qui ont déterminé Urbain V à abandonner la politique rigoriste d'Innocent VI qu'il avait lui-même suivie au début de son pontificat (*op. cit.*, pp. 91–97).

[30] Le frère d'Elisabeth, Casimir le Grand, roi de Pologne, dans une lettre au patriarche Philothée de Constantinople, datée de 1370, menace lui aussi de "baptiser" les Russes de Galicie dans la foi latine (εἰς τὴν τῶν Λατίνων πίστιν βαπτίζειν τοὺς Ῥώσους, Miklosich et Müller, *Acta*, I, p. 578). Il semble donc que l'usage de rebaptiser les orthodoxes qui embrassaient la foi romaine était courant en Europe centrale et orientale, les souverains de ces pays se souciant assez peu des usages canoniques acceptés à Rome même.

[31] *Tu eundem regem in sua civitate Budensi fraternis affectibus personaliter visitasti et de reconciliatione tua tuique populi cum praefata Romana ecclesia... mutuis studiis et affectibus tractavistis: ac tu eidem regi promisisti solemniter et juramento firmasti quod tu et nobiles viri Manuel et Michael, nati tui, acceptaretis, faceretis et adimpleretis ad honorem fidei omnia quae super reconciliatione praefata tibi et eisdem tuis filiis mandaremus* (Baronii-Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, 1366, nos. 4–6).

[32] *Ibid.*, nos. 7–8.

[33] *Tuae devotionis eximiae et pietatis praecipuae studia, quae pro reductione Graecorum ad gremium sacrosanctae romanae et universalis ecclesiae adhibuisti fideliter..., sedes apostolica non ignorat... Ceterum ea quae per magnificum virum Johannem imperatorem Graecorum illustrem suosque natos ac*

Puisque Jean V était de toute façon prêt à se convertir, il semblait donc que la réponse d'Urbain V lui était favorable, dans la mesure où elle évitait la procédure humiliante du second baptême, exigée par les Hongrois. La croisade n'eut cependant pas lieu. Peut-être Louis fut-il dépité par l'attitude relativement modérée du pape. Il est probable aussi que le billet personnel, signé le 23 juin par Urbain et adressé à Louis, joua un rôle malheureux pour l'issue des négociations: le pape y conseillait la prudence au roi de Hongrie et exprimait des doutes quant à la sincérité de la conversion de Jean V.[34] Cette méfiance du souverain pontife, même exprimée en privé, n'était pas faite pour faciliter l'union.

Jean V, humilié, reprit le chemin de Constantinople. Il dut subir en route un dernier affront: les Bulgares refusèrent le droit de passage à l'empereur-vagabond qui avait voulu traiter avec leurs ennemis. Le Paléologue dut séjourner quelque temps à Vidin occupée par les Hongrois et où venait d'avoir lieu le second baptême de Stracimir.

4. *Les négociations de 1367*

Notre document relate les négociations d'union qui reprirent, dans des conditions nouvelles, lors de son retour. Jean V trouva en effet en face de lui des interlocuteurs plus accomodants que les Hongrois. Son cousin, Amédée de Savoie, était venu l'aider avec une armée relativement puissante et sans conditions préalables: en août 1366, il avait chassé les Turcs de Gallipoli et avait rendu la ville aux Byzantins. C'est lui également qui avait obtenu des Bulgares un droit de passage pour l'empereur.[35] Il avait à ses côtés le légat Paul, investi par Urbain V du titre de "patriarche de Constantinople": tous deux eurent une entrevue avec Jean V à Sozopolis (§ 1) au début de 1367.[36] Selon l'auteur de notre compte rendu, l'empereur aurait refusé de traiter de l'union sans consulter "son père" Cantacuzène et le patriarche: c'est là manifestement l'attitude que le parti orthodoxe de Byzance *désirait* voir adopter par le Paléologue. Nous savons cependant que Jean V, tout au long de son règne, avait poursuivi une politique secrète beaucoup plus osée. Il est toutefois possible qu'après ses déboires de Hongrie il ait temporairement abandonné ces initiatives personnelles et ait décidé de s'engager dans la voie préconisée par son beau-père. Les pourparlers continuèrent donc à Constantinople.

Notre document (§ 2) parle des difficultés d'ordre formel qui se présentèrent dans la capitale: le patriarche Philothée refusa de recevoir le légat en audience

---

clerum et populum dictorum Graecorum facienda pro ipsorum salutem decrevimus eidem imperatori scribimus per apostolicas litteras, quarum tenorem ad tuam informationem mittimus praesentibus inclusum (ed. A. Theiner, *Vetera documenta historica Hungariam sacram illustrantia*, II [Romae, Parisiis, Pestini, Vindobonae, 1860], no. 141, p. 74).

34 Ed. Theiner, *ibid.*, no. 139, p. 73.

35 Halecki, *op. cit.*, pp. 146–147.

36 La date donnée par notre document (année 6875, 5e indiction = septembre 1366–1367) est confirmée par le précieux "Livre de comptes" d'Amédée de Savoie: 23–27 janvier au 14 février 1367 (ed. F. Bollati de Saint-Pierre, *Illustrazioni della spedizione in Oriente di Amedeo VI* [Turin, 1900] [Bibliotheca storica italiana, V], nos. 419–420, pp. 106–107; cf. O. Halecki, *op. cit.*, p. 148).

officielle, ce dernier n'étant pas porteur d'un mandat écrit du pape. Le patriarche n'est cependant pas présenté comme un adversaire de l'union: il se déclare prêt à voir le légat en privé et à lui parler "amicalement" (φιλικῶς). Cette attitude du prélat byzantin est parfaitement compréhensible: un mandat écrit du Saint-Siège aurait fait de Paul un porte-parole du pape et il serait reçu comme tel; en l'absence de ce mandat, Paul ne pouvait parler qu'en vertu de ses fonctions propres. Or ces fonctions étaient celles de "patriarche de Constantinople" et rappelaient fâcheusement aux Byzantins l'occupation latine: Philothée ne pouvait recevoir protocolairement un personnage qui prétendait usurper son propre siège patriarcal.[37]

Comme, d'autre part, personne ne voulait rompre les pourparlers, on trouva, de commun accord, une formule commode en demandant à Cantacuzène d'agir en porte-parole des Grecs: sur le plan canonique, les négociations n'avaient donc plus de caractère officiel, mais la personnalité de l'ex-empereur, son amitié avec le patriarche, comme aussi la présence aux débats de trois métropolites, membres du synode, prouvent que les milieux ecclésiastiques leur accordaient une importance exceptionnelle.[38] Quant à la famille impériale, elle était présente au grand complet: l'empereur Jean V, sa femme Hélène, fille de Cantacuzène, ses fils Andronic et Manuel. La politique religieuse de Cantacuzène apparaît ainsi, dans notre Dialogue, comme endossée par la famille régnante des Paléologues: cette politique, que Paul déclare accepter, est l'union "conforme à l'ordre ecclésiastique," et non obtenue "par la force et la tyrannie" (§ 3) comme celle qui eut lieu sous Michel VIII Paléologue (§ 13).

Le légat essaie bien, au début du Dialogue, d'amener Cantacuzène à conclure l'union par simple décision impériale, précédée d'une entente avec le pape: l'alternative entre une union de ce genre et une union libre dans l'unité de la foi constitue, en somme, le débat essentiel entre Cantacuzène et Paul. Mais l'ex-empereur refuse catégoriquement d'engager l'autorité impériale — et, en particulier, son autorité personnelle — dans une telle aventure. Le pouvoir impérial, déclare-t-il, ne peut régir les dogmes sans un concile de l'Eglise; d'ailleurs, le concile lui-même n'est pas un organe infaillible et ses décisions ne s'imposent pas, d'une manière absolue et extérieure, à la conscience des fidèles: un petit groupe d'opposants ne résiste-t-il pas encore aux décisions des conciles palamites de 1341, 1347 et 1351 (§ 16)? Les discours de Cantacuzène reflètent donc une conception de l'Eglise comme unité de foi (§ 5): seule une telle unité surnaturelle peut venir à bout des dissentions nationales et économiques qui divisent l'humanité et dont l'ex-empereur donne une intéressante classification (§ 4). Cette unité ne peut d'après lui se résoudre dans la soumission de tous à l'évêque de Rome (§ 7). Paul lui ayant proposé de se rendre personnellement chez

[37] Dans la lettre au patriarche bulgare, écrite après la fin des pourparlers, Philothée évite de mentionner le titre épiscopal de Paul et l'appelle simplement "évêque occidendal" (δυτικὸν ἀρχιερέα, Miklosich et Müller, *Acta*, I, p. 491).

[38] On remarquera également la présence, aux côtés de Cantacuzène, de son "maître spirituel," Marc. Peut-être pourrait-on identifier ce dernier avec le moine Marc Kurtos, qui avait joué un certain rôle comme théologien et polémiste palamite durant la guerre civile de 1341–1347 (voir notre *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, p. 114).

le pape, Cantacuzène estime ce voyage inutile, s'opposant ainsi implicitement aux projets de Jean V qu'il connaissait certainement (§§ 19–20). Il reste inflexible lorsque Paul brandit la menace des Turcs — fléau de Dieu qui punit les Grecs schismatiques pour leur désobéissance au pape (§ 17) — ou celle d'une nouvelle croisade occidentale contre Byzance[39] (§ 21): les succès de l'Islam sont, en effet, antérieurs au schisme (§ 17) et, d'ailleurs, l'occupation turque n'empêche pas le chrétiens de conserver leur foi intacte[40] (§ 23).

La seule voie vers l'union, d'après Cantacuzène, est le concile, dont la composition (§ 10) doit refléter les perspectives universalistes qu'une série de patriarches byzantins, notamment Philothée, cherchaient à promouvoir au XIVe siècle. Dans le projet qu'il présente à Paul, Cantacuzène ignore délibérément les différents politiques qui opposaient alors les peuples balkaniques et qu'il avait lui-même mentionnés au début du son discours. Il souhaite qu'au prochain concile des délégués du patriarche de Trnovo et de l'"archevêque" de Serbie[41] se joignent à ceux des quatre patriarcats traditionnels et à ceux du catholicos de Géorgie (Ibérie). Les chefs des diocèses "éloignés" du patriarcat de Constantinople devront aussi venir: le métropolite de Kiev, avec plusieurs de ses suffrageants, les métropolites de Trébizonde[42], d'Alanie[43] et de Zécchie.[44]

[39] Louis de Hongrie songeait, en effet, à pousser jusqu'à Constantinople son avance dans la péninsule balkanique (cf. Halecki, *op. cit.*, p. 134).

[40] Ce point de vue de Cantacuzène, qui le porta notamment à accepter l'alliance de l'émir Orkhan, était assez répandue dans les milieux byzantins. On sait que Grégoire Palamas, qui passa un an en captivité chez les Turcs, donne une description favorable de la vie des chrétiens en Asie Mineure occupée et espère la conversion des Turcs au christianisme (voir G. G. Arnakis, "Gregory Palamas among the Turks, and Documents of his Captivity as Historical Sources," dans *Speculum*, XXVII [1951], pp. 104–108; cf. notre *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, pp. 157–163).

[41] L'archevêché serbe de Peč avait été élevé au rang de patriarcat par la volonté d'Etienne Dušan en 1346 et avait encouru, de ce fait, une sentence d'excommunication prononcée par le patriarche de Constantinople Calliste. Le schisme ne sera levé qu'en 1375 (à ce sujet, voir M. Lascaris, "Le patriarcat de Peč a-t-il été reconnu par l'Eglise de Constantinople en 1375?" dans les *Mélanges Diehl*, I [Paris, 1930], pp. 171–175; cf. G. Ostrogorskij, dans le *Seminarium Kondakovianum*, V [1932], pp. 323–324; V. Laurent, "L'archevêque de Peč et le titre de patriarche après l'union de 1375," dans *Balcania*, VII, 2 [Bucarest, 1944], pp. 303–310). Sans lui donner le titre usurpé de patriarche, que Constantinople tolérera cependant après 1375, Cantacuzène prévoit sa présence au concile projeté. Le différent entre Serbes et Grecs lui paraissait donc comme mineur: ce sera d'ailleurs son ami Philothée qui présidera à la réconciliation de 1375.

[42] Depuis le XIIIe siècle, l'Empire de Trébizonde était totalement indépendant de Byzance. Le métropolite était toutefois nommé par Constantinople. Lazare, qui occupa le siège de Trébizonde de 1364 à 1368, avait été en relations épistolaires et politiques avec Cantacuzène (voir Χρύσανθος, Ἡ ἐκκλησία Τραπεζοῦντος [= Ἀρχεῖον Πόντου, 4–5] [Athènes, 1936], pp. 250–252). Sur Trébizonde, voir aussi la bibliographie donnée par H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich* (Munich, 1959), p. 169.

[43] Les Alains, peuple habitant au nord-est du Caucase, avaient été convertis par les missionnaires byzantins au Xe siècle. Le diocèse d'Alanie est mentionné depuis cette date dans les sources byzantines (voir surtout J. Kulakovskij, "Christianstvo u Alan," dans *Viz. Vrem.*, V [1898], pp. 1–18; cf. aussi S. Vailhé, "Alanie," dans le *Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl.*, I, cols. 1334–1338). La signature du métropolite Laurent d'Alanie figure ainsi au bas du tome synodal de 1341 contre Barlaam le Calabrais (voir notre *Introduction*, p. 91, note 111). Son successeur, Syméon, fut déposé par le patriarche Calliste en 1356 et rétabli lors du retour de Philothée en 1365 (Miklosich et Müller, *Acta*, I, pp. 356–363, 477).

[44] La Zécchie se trouvait également au nord du Caucase, du côté de la mer Noire. L'archevêché de Zécchie fut promu, sous Andronic II, au rang de métropole (H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatum* [Munich, 1901], p. 600) et son titulaire portait le titre ὁ Ζηκχίας καὶ Ματράχων: il étendait donc son autorité sur la ville de Matracha (Tmutarakhan, Tamatarche), près du détroit de Kertch, le "Bosphore Cimmérien." Sur les populations de ces régions, voir V. V. Mavrodin, "Slavjano-russkoe naselenie nižnego Dona i severnogo Kavkaza," dans les *Učenye Zapiski Leningradskogo pedag. Instituta*, XI (1938).

Les pourparlers de 1367 nous apparaissent ainsi comme des préliminaires lointains du concile de Florence: c'est alors, en effet, que ce programme de Cantacuzène, dont les archives ont dû garder trace, sera appliqué dans ses grandes lignes et constituera — trop tardivement — l'essai d'union le plus sérieux que le Moyen Age ait connu.

Notre compte rendu précise que le colloque du palais des Blakhernes aboutit à la décision de convoquer un concile oecuménique à Constantinople dans la période du 1er juin 1367 au 31 mai 1369 (§25). On est en droit de s'étonner que la date ait été fixée avec si peu de précision. Pourtant, les termes de l'accord sont rapportés très exactement par notre document: on en trouve confirmation dans la lettre par laquelle le patriarche Philothée adresse au patriarche bulgare une invitation au concile projeté et lui demande de venir à Constantinople.[45] Cette lettre de Philothée signale que l'empereur Jean V avait soumis le résultat des pourparlers au synode patriarcal et aux deux patriarches orientaux — Niphon d'Alexandrie et Lazare de Jérusalem — qui se trouvaient alors à Constantinople et que tous avaient approuvé le projet de concile: des lettres de convocation furent immédiatement adressées aux patriarches absents. Philothée, Lazare et Niphon écrivirent d'autre part au pape et une imposante ambassade byzantine, comportant non seulement des délégués de l'empereur, comme au temps de l'Union de Lyon, mais aussi des ambassadeurs patriarcaux — le métropolite Nil (de Rhodes?) et le *chartophylax* du patriarcat — se rendit en Italie et fut reçue à Viterbe par le pape Urbain V.[46] Jamais encore, depuis le schisme, le problème de l'union n'avait été sur une aussi bonne voie, puisque l'Eglise byzantine paraissait s'engager sérieusement dans la négociation.

Cantacuzène, de son côté, n'avait pas limité ses contacts avec Paul au dialogue officiel que décrit notre document. Il avait eu avec lui plusieurs rencontres au cours desquelles le problème de la théologie palamite fut débattu: les résultats de ces débats furent ensuite transcrits sous la forme d'une correspondance entre Cantacuzène et Paul, précédée dans les manuscrits d'une préface explicative[47]; des *Chapitres*, adressés à Paul, furent également rédigés

[45] Miklosich et Müller, *Acta*, I, pp. 491–493; cf. O. Halecki, *op. cit.*, pp. 152–154; G. Mercati, *Notizie*, pp. 289–290.

[46] Sur cette ambassade, voir O. Halecki, *op. cit.*, pp. 163–165.

[47] Cette préface parle de l'arrivée de Paul en 6877 (= 1369). Elle explique que le légat fut mal informé au-sujet des décisions dogmatiques de 1351 (πολλὰ καὶ βλάσφημα παρὰ τῶν τὰ τοῦ Βαρλαὰμ καὶ 'Ακινδύνου φρονούντων ἀκηκοὼς συκοφαντικῶς ἐπαγόντων τῇ τῆς ΚΠ-εως ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ): Cantacuzène le convoqua au palais et lui expliqua à plusieurs reprises la position de l'Eglise (μετάκλητον ἐποιήσατο τὸν Παῦλον ἐν τῷ παλατίῳ καὶ δὶς καὶ τρὶς καὶ πολλάκις... ἀπέδειξε τοὺς μὲν τὰ 'Ακινδύνου καὶ Βαρλαὰμ φρονοῦντας κακῶς φρονοῦντας). Ces débats oraux furent rédigés ensuite sous la forme d'une correspondance, peut-être par Cantacuzène lui-même (αἳ δὴ διαλέξεις καὶ κατὰ μέρος ἐκτέθεινται ἐν τῷ παρόντι βιβλίῳ, *Paris gr.* 1242, fol. 71). La date indiquée dans la préface pour l'arrivée de Paul (1369) fait nettement difficulté. Comme nous l'avons vu, le légat était arrivé au printemps 1367; il revint encore, avec la réponse d'Urbain V, en automne de la même année; il était toujours dans la capitale en octobre 1368 (cf. lettre d'Urbain V, ed. Halecki, *op. cit.*, p 370). Il partit pour Viterbe, où résidait le pape, à la fin d'août 1369, pour annoncer à Urbain l'arrivée prochaine de Jean V. L'hypothèse la plus probable, en ce qui concerne la "correspondance" Cantacuzène-Paul, est que les débats proprement dits eurent lieu en 1367, au moment où le concile apparaissait comme un projet réalisable. Quant à la "correspondance," elle fut rédigée et publiée plus tard par Cantacuzène, comme un résultat d'ensemble de ses contacts avec Paul; elle se trouve dans le *Paris. gr.* 1241, copié *en 1369 même* par Manuel Tzykandylès, copiste particulier de l'ex-empereur; cf. aussi *Paris. gr.*, 1242, s. XIV, ff. 71–119; *Vatop.* 347, s. XV, ff. 153–233; *Barocc.* 193, s. XVI, ff. 307–355.

par Cantacuzène, explicant la position palamite.[48] L'ex-empereur demanda enfin au métropolite de Nicée, Théophane, théologien et prédicateur renommé à l'époque, de répondre de son côté aux questions de Paul.[49] Tout cela dénote, de la part de Cantacuzène et de son entourage, un désir sérieux d'aboutir à une véritable compréhension mutuelle. Là encore, ses efforts ont peut-être influé sur le programme des débats de Florence, aux cours desquels la théologie palamite — doctrine officielle de l'Eglise orientale — n'a pas été évoquée comme un point de séparation.[50]

Malheureusement pour Cantacuzène — et aussi pour l'oeuvre de l'union —, la politique byzantine était loin de présenter, face aux Latins, un front uni. Pendant que son beau-père essayait d'obtenir la convocation d'un concile, Jean V négociait secrètement avec le même légat Paul et avec Amédée de Savoie et cédait d'avance sur les points litigieux, avec toujours le même espoir de provoquer une croisade occidentale contre les Turcs: il s'engageait ainsi formellement à se rendre lui-même à Rome ou, à défaut, d'y envoyer son fils Andronic; il confiait même au légat un gage en espèces (20,000 florins et des bijoux) et acceptait qu'un accord écrit à ce sujet soit déposé chez un notaire de Péra ![51]

Le pape Urbain V était ainsi mis en demeure de choisir entre une difficile négociation théologique avec l'Eglise d'Orient tout entière et une capitulation personnelle, obtenue d'avance, du seul Jean V. Comme ses prédécesseurs, il s'engagea sur la voie la plus facile.

Les pourparlers de Viterbe durèrent quatre semaines, mais ne donnèrent aucun résultat. Le 6 novembre 1367, le pape signait une série de lettres adressées aux principaux protagonistes byzantins de l'union: le projet de concile n'y était même pas mentionné. Urbain V prodiguait simplement des encouragements à ceux qui étaient de toute façon acquis à l'union,[52] il interprétait le

[48] Τοῦ Καντακουζηνοῦ βασιλέως ἀπὸ τῶν κεφαλαίων ὧν ἔγραψε πρὸς τὸν ἐκ Λατίνων Παῦλον ἀρχιεπίσκοπον καλούμενον Κωνσταντινουπόλεως. Inc. Ὅτι κατ' οὐσίαν ὁ Θεὸς... (*Vindob. theol. gr.* 210, ff. 359–388; *Athon.* 4508 = *Ivir.* 388, ff. 730^v–739).

[49] Le traité de Théophane se présente comme une réponse, sous forme épistolaire, à la première des lettres de Paul à Cantacuzène (cf. *supra*, note 47), laquelle se trouve en tête dans les manuscrits. Voici le titre: Ἐπιστολὴ ἐν ἐπιτόμῳ δηλοῦσα τίνα δόξαν ἔχει ἡ καθ' ἡμᾶς Ἐκκλησία περὶ τῶν παρὰ τοῦ Παύλου προενηνεγμένων ζητήσεων συγγραφεῖσα παρὰ Θεοφάνους, ἐπισκόπου Νικαίας, ὡς ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως, Inc. Τοῖς πρὸ μικροῦ μοι σταλεῖσι... Il se trouve dans plusieurs manuscrits (*Paris. gr.* 1249, s. XV, ff. 20–24^v; *Athen. Bibl. nat.* 2583, s. XV, ff. 161–167; *Athon.* 5686 = *Pantel.* 179, s. XVI, ff. 107^v–112; *Athon.* 6074 = *Pantel.* 567, s. XVIII, ff. 99^v–104).

[50] Dans ses *Opuscula aurea theologica* (= PG, CLIV, 835–838), Arcudius a publié une lettre de Paul à Urbain V qui mentionne les dialogues entre le légat et Cantacuzène au-sujet du palamisme, ainsi que le compte rendu écrit que l'ex-empereur a donné de ces débats: selon cette lettre, Paul serait resté tout-à-fait imperméable aux explications de Cantacuzène. L'authenticité de cette lettre est cependant plus que douteuse: nous n'en avons qu'un texte grec, conservé dans le *Vatic. gr.* 677, du XVIe siècle, compilation fort peu digne de confiance, comme l'a montré Mgr Mercati (*Notizie*, p. 63 ss). Le titre est tout-à-fait inusité (Ἐπιστολὴ Παύλου ... ἐπὶ τὸν μακαριώτατον πάπαν καὶ τοὺς αὐτοῦ καρδιναλίους) et le contenu ressemble à une sorte d'encyclique (Ἡμεῖς Παῦλος, ἐλέῳ Θεοῦ πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως, γνώριμον ποιοῦμαι πᾶσι τοῖς ἐν Χριστῷ πιστοῖς...). La pièce doit être un faux, destiné à discréditer le palamisme parmi les Latins.

[51] Voir la lettre d'Urbain V, écrite en 1369, ed. Halecki, *op. cit.*, pp. 380–382. La *Chronique de Savoie* rapporte les longues hésitations de Jean V avant la conclusion de l'accord; l'empereur ne céda que sur les instances de son oncle, Amédée de Savoie (ed. F. Bollati, *Gestez et Croniques de la Mayson de Savoye par Jehan Servion*, II [Turin, 1879] [Bibliothèque de la Maison de Savoie, II], pp. 151–159).

[52] Vingt-trois bulles pontificales furent adressées, le 6 novembre, par Urbain V à diverses personnalités byzantines (voir O. Halecki, *op. cit.*, p. 166–172).

désir d'union des trois patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et de Jérusalem comme une intention de "faire revenir les Grecs à l'unité de l'Eglise romaine et universelle"[53] et demandait à Cantacuzène d'"exhorter" l'empereur Jean V "à venir vers le Siège apostolique, comme il l'a promis!"[54]

On sait que finalement le pape aboutit au résultat cherché: Jean V se convertit personnellement à l'église romaine en octobre 1369, mais son acte n'entraîna ni l'union des Eglises, ni le salut de l'Empire.[55] De son côté, en 1370, Urbain V rejettait formellement l'idée même du concile qui, par de vaines discussions, était à ses yeux susceptible de jetter le doute sur les doctrines déjà approuvées par l'Eglise romaine.[56]

5. *Cantacuzène et l'union des églises*

Le problème de l'union des églises, durant les deux derniers siècles de l'histoire de Byzance, se plaçait à la fois dans une perspective religieuse et une perspective politique. Ces deux aspects de la question étaient formellement reconnus par tous ceux qui furent mêlés, de près ou de loin, aux négociations avec Rome et déterminaient les options de chacun. Jean Cantacuzène — l'homme d'Etat le plus capable que Byzance ait produit au XIVe siècle — ne fait pas exception à la règle.

Trop souvent, on se représente la société byzantine de cette époque comme nettement séparée en deux camps: d'une part, un parti de moines incultes et fanatiques, promoteurs d'une théologie aberrante, d'une mystique malsaine et d'une religion nationaliste, farouchement opposée à toutes les "lumières" que seul pouvait procurer l'Occident latin, et, d'autre part, un parti d'hommes éclairés, possédant un esprit assez ouvert pour constater que la vérité religieuse et le salut de l'Empire venaient tous deux de l'Occident.

La personnalité centrale de Cantacuzène — qui attend depuis si longtemps une biographie exhaustive — dément à elle seule ce point de vue.

Tout au long de sa carrière, Jean Cantacuzène fit des tentatives pour promouvoir l'union religieuse avec l'Occident, tout en soutenant fidèlement Grégoire Palamas et ses disciples. Ces derniers — que l'on se représente trop

[53] *Salutaris intentionis vestrae propositum super reductione Graecorum ad sacrosanctae Romanae ac universalis Ecclesiae unitatem nobis tam per litteras vestras quam per venerabilem fratrem nostrum Paulum, patriarcham Constantinopolitanum, ... audivimus* (Baronii-Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, 1367, no. 10).

[54] *Ad veniendum propteraea ad Sedem apostolicam, ut promisit, providis tuis consiliis et inductionibus jugiter exhorteris* (*ibid.*, no. 8).

[55] Dans un article écrit en 1923, mais publié seulement en 1931, A. A. Vasiliev accordait à la conversion de Jean V la valeur d'une véritable union des églises ("Il viaggio di Giovanni V Paleologo in Italia e l'unione di Roma del 1369," dans *Studi bizantini e neoellenici*, III [1931], pp. 153–192). O. Halecki, dans son ouvrage capital sur Jean V, a bien montré qu'une telle interprétation était inexacte et a replacé les événements de 1369 dans une perspective plus modeste.

[56] *Synodum Latinorum et Graecorum ecclesiasticorum praesulum, quam multi (ut audivimus) supervacue postulant, ex pluribus causis rationalibus non concessimus ordinari, ne illa, in quibus ab occidentalibus et nonnullis orientalibus fidelibus dissidetis, cum secundum quod tenet et docet sancta Romana Ecclesia certa fore noscantur, utpote sacrae scripturae testimoniis... et per fidem apostolicam comprobata in dubietatis et curiosae disputationis scrupulum deducantur et veteram fidem quasi novellam supervacuis discussionibus supponamus* (Baronii-Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, 1370, no. 3).

souvent comme des antilatins systématiques — avaient eux-mêmes essayé, notamment au cours de la guerre civile de 1341–1347, d'entrer en contact avec les Latins.[57] Et Cantacuzène, en expliquant à Paul les éléments essentiels de la théologie palamite, avait peut-être réussi, comme nous l'avons vu, à supprimer quelques malentendus qui, hélas, ont resurgi par la suite.

Ses propres contacts avec les Latins datent du début de sa carrière. Comme Grand Domestique d'Andronic III, il fut le protecteur de Barlaam le Calabrais et c'est vraisemblablement sur son initiative — et certainement avec son accord — que ce dernier fut envoyé en Avignon (1338–1339) pour proposer au pape Benoît XII la convocation d'un concile oecuménique.[58] Une fois établi sur le trône impérial, il poursuivit la même politique. L'un de ses premiers soins fut d'envoyer un fonctionnaire, Nicolas Sigéros, en Avignon pour faire de nouvelles ouvertures.[59] Ce même Sigéros retournera en Occident, avec une mission similaire, après la retraite de Cantacuzène en 1354,[60] ce qui prouve bien qu'entre le règne de Jean VI et celui de Jean V Paléologue il n'y a pas eu de véritable solution de continuité dans la politique byzantine: ce qui distingue leur attitude devant l'Occident, c'est que Cantacuzène avait conscience des difficultés doctrinales de l'union et n'espérait pas en tirer un profit politique immédiat; il n'a cependant jamais cessé de promouvoir l'union, à la fois comme une nécéssité spirituelle et comme un bienfait politique à longue échéance.

Ce qui est remarquable par ailleurs, c'est que Cantacuzène n'a jamais varié dans sa position de principe concernant les relations avec l'Occident: l'union des églises ne peut être réalisée que par la voie conciliaire. En 1338, nous l'avons vu, Barlaam reçoit mission de proposer un concile à Benoît XII. A propos des négociations de 1347, Cantacuzène expose plus en détail son programme unioniste: "Cette oeuvre grande, admirable et précieuse, écrit-il, ne saurait être traitée superficiellement, au hasard et à la légère ... Si ceux qui, les premiers, énoncèrent les doctrines que l'Eglise romaine vénère aujourd'hui n'avaient pas été trop hardis, s'ils n'avaient pas dédaigné les autres, si, au contraire, ils avaient proposé ces doctrines à l'examen des autres chefs d'églises, le mal n'aurait pas fait autant de progrès, les membres du Christ ne se seraient pas divisés et ne se seraient pas combattus entre eux ... Cette audace ne réussit pas non plus à l'empereur Michel, le premier des Paléologues: la rupture n'en devint que plus profonde et le conflit plus violent. Voilà pourquoi, pour ma part, je ne pense me fier à rien avant qu'un concile oecuménique, dûment réuni, ne déclare sa ferme opinion sur la foi ... Si l'Asie et l'Europe étaient, comme autrefois, soumises à l'Empire des Romains, c'est chez nous que ce concile devrait se réunir; mais puisque cela est impossible, si notre père le

[57] Cf. notre *Introduction*, pp. 122, 313.

[58] Voir à ce sujet C. Giannelli, "Un progetto di Barlaam per l'unione delle Chiese," dans *Miscellanea G. Mercati*, III (*Studi e testi*, 123) (Città del Vaticano, 1946), pp. 157–208; J. Meyendorff, "Un mauvais théologien de l'unité: Barlaam le Calabrais," dans *L'Eglise et les églises. — Etudes et travaux offerts à Dom Lambert Beauduin*, II (Chevetogne, 1955), pp. 47–64.

[59] Cantacuzène, *Hist.* IV, 9, ed. Bonn, III, pp. 58–60.

[60] O. Halecki, *op. cit.*, pp. 38–39. Les vues de Cantacuzène sur l'union sont bien analysées par J. Gay, *Le pape Clément VI et les affaires d'Orient* (Paris, 1904), pp. 94–118.

pape le veut bien, nous nous rendrons d'un commun accord en quelque ville maritime qui soit à égale distance du domicile de chacun ...."[61]

Ce programme nous apparaît aujourd'hui comme une anticipation directe des négociations qui précédèrent Florence: n'a-t-on pas choisi alors une "ville maritime" — Ferrare — précisément parce qu'elle était d'un accès facile pour la délégation byzantine? Si l'on en croit notre Dialogue, ces projets ont été bien près d'être réalisés dès 1367, l'interlocuteur latin de Cantacuzène acceptant même que le concile se tienne à Constantinople.

L'oeuvre de l'union — il faut le souligner d'autre part — n'était pas limitée pour Cantacuzène au projet de concile. Retiré des affaires politiques, il était entouré d'un groupe de savants qui portaient un intérêt vivant à la théologie occidentale. S. Augustin, et surtout S. Thomas d'Aquin, furent traduits en grec sous le patronage direct de l'ex-empereur et ces traductions fournirent aux théologiens byzantins une information de première main sur la théologie latine. Et si les principaux traducteurs — les frères Démétrios et Prochoros Cydonès — finirent par embrasser la foi latine, il n'en fut pas de même pour tous ceux qui profitèrent de leur oeuvre: des théologiens comme Nil Cabasilas ou, au XVe siècle, Gennadios Scholarios, pouvaient parler aux Latins avec infiniment plus d'information sur la pensée de leurs interlocuteurs que les Latins n'en possédaient sur la pensée grecque. Cantacuzène et son groupe ont ainsi contribué en profondeur à un rapprochement entre les deux mondes qui aurait pu produire un résultat, si les circonstances avaient été autres et si les jours de Byzance n'étaient pas comptés.

Par ailleurs, comme tous ses contemporains, Cantacuzène reconnaissait l'intérêt *politique* de l'union. Sans approuver les actes de Jean V Paléologue, il n'a jamais rompu personnellement avec le "jeune empereur": revenu à Constantinople après son abjuration de 1369, ce dernier ne fut l'objet d'aucun anathème de la part du patriarche Philothée, ami de Cantacuzène, et son beau-père le soutint en 1379 contre son fils Andronic, révolté contre lui.[62] Le vieil homme d'Etat paraissait donc laisser sa chance à Jean V, en espérant peut-être que ses actes, qui en eux-mêmes ne portaient pas à grandes conséquences, méneraient finalement à un dialogue véritable avec l'Occident.

L'exemple de Cantacuzène montre donc qu'à Byzance la ligne de démarcation ne passait pas tellement entre prolatins et antilatins, mais entre ceux qui espéraient que la politique seule pouvait résoudre le problème de l'union et ceux qui acceptaient de considérer en lui-même le problème doctrinal opposant l'Orient à l'Occident. Suivant le point de vue où l'on se place, les uns et les autres peuvent être traités d'utopistes. Les premiers, cependant, ont pu appliquer leur programme, puisque les tentatives d'union du XIIIe et du XIVe siècles ont été leur oeuvre. Dans la mesure où toutes ont abouti à un échec, il est permis de se demander si l'application du programme exposé par Cantacuzène et accepté par le légat Paul n'aurait pas pu conduire à des résultats plus tangibles. Certains points de ce programme, nous l'avons remarqué,

[61] *Hist.* IV, 9, ed. Bonn, III, pp. 58–60.
[62] Voir R.-J. Loenertz, *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès*, p. 114.

furent adoptés lors du concile de Ferrare-Florence, mais là encore le dialogue, engagé trop tard et trop hâtivement, ne fut pas mené jusqu'au bout, le résultat final étant surtout redevable à la pression des événements politiques.

II. Analyse

Entretien qui eut lieu au mois de juin de la cinquième indiction de l'année 6875 entre l'empereur Cantacuzène et le seigneur Paul qui était venu de la part du pape avec le comte de Savoie et qui, autrefois, était métropolite de Thèbes, mais aujourd'hui se trouve nommé par le pape patriarche de Constantinople.

1. Revenant de Hongrie, l'empereur Jean V Paléologue, à Sozopolis, rencontre Amédée de Savoie, arrivé de son propre pays. Amédée est accompagné du légat Paul; les deux Occidentaux posent à l'empereur la question de l'union des Eglises. Jean V se déclare incompétent pour parler seul de l'union: il ne peut prendre une décision que conjointement avec l'"empereur, son père" — Cantacuzène — le patriarche et le synode.

2. A Constantinople, Paul sollicite officiellement audience au patriarche Philothée. Ce dernier refuse d'accorder au légat une audience officielle en présence du synode: Paul, en effet, ne possède aucun mandat écrit du pape. Philothée se déclare par contre prêt à le recevoir à titre personnel. Le comte et le légat sont offusqués par l'attitude formaliste du prélat et Paul "exige" une réponse au sujet de l'union. Jean V, le patriarche et le synode se mettent alors d'accord pour demander à Cantacuzène d'engager, en leur nom, des pourparlers avec le légat. L'ex-empereur accepte. Au jour dit, Cantacuzène donne audience au légat. Il a autour de lui "son fils" Jean V, sa fille l'impératrice Hélène, leurs enfants, le co-empereur Andronic Paléologue et le déspote Manuel Paléologue, plusieurs fonctionnaires civils, son père spirituel Marc; trois évêques, les métropolites d'Ephèse, d'Héraclée et d'Andrinople, ainsi que des fonctionnaires du patriarcat, sont également présents.

3. Dans un dialogue préliminaire, assez protocolaire, le légat, sur la demande de Cantacuzène, déclare que l'union recherchée par lui est une union "conforme à l'ordre ecclésiastique" et non obtenue "par la force et la tyrannie."

4. Cantacuzène prononce alors un discours, après avoir rendu grâces à Dieu pour les bonnes dispositions du légat.

"Les hommes, dit-il, refusent la paix divine; les uns haïssent les chrétiens et en veulent à leurs biens à la fois spirituels et matériels: ce sont les infidèles, disciples de Mahomet; d'autres n'en veulent qu'aux seules richesses matérielles [des Byzantins] et, parfois, à leur vie même: ce sont les Bulgares, les Serbes et leurs semblables qui, pourtant, sont orthodoxes et obéissent à l'Eglise; ils veulent piller les biens de l'Empire et provoquent ainsi des guerres; d'autres, enfin, appartenant à une même race, semblent vivre dans l'amitié, mais, en fait, ils sont comme des négociants malhonnètes: s'ils peuvent obtenir à bon

marché un objet cher, ils n'hésitent pas à user de tromperie; ils sont ensuite tout heureux du vol commis, comme d'une bonne action; en fait, il en résulte un conflit.

5. "A côté de ces divisions des hommes, il y a aussi ce qui les unit. Peuvent être amis des hommes de pays différents: ainsi toi, tu viens de Calabre — Paul était Calabrais — et moi, je suis de Constantinople; d'autres deviennent amis, tout en étant citoyens de villes différentes; d'autres encore ont une même patrie et une même famille; d'autres enfin sont plus proches encore les uns des autres, comme un père l'est de son fils et le frère de son frère; quant à la femme, elle n'est pas seulement l'amie de son mari, mais ils sont une seule chair (*Genèse*, II, 24). Et pourtant, rien de tout cela n'est comparable à l'unité spirituelle et à l'amour de l'Eglise. Je dirai plus: l'homme lui-même, l'individu même, ne saurait être uni à lui-même, ne saurait former avec lui-même l'unité de l'homme spirituel, l'Eglise, car l'Eglise est le Corps du Seigneur, dont la Tête est le Christ.

6. "Voilà pourquoi celui qui divise l'Eglise divise le Corps même du Seigneur: il s'identifie avec celui qui crucifia le Christ, avec celui qui de sa lance lui transperça le côté. Celui qui, le premier, divisa l'Eglise est donc semblable à celui qui crucifia le Seigneur; de même, celui qui peut réunifier l'Eglise et ne le fait pas n'est pas meilleur: il ne pourra, quel qu'il soit et quoi qu'il fasse, échapper au châtiment, car *l'athlète, s'il ne se conforme pas au règlement, n'est pas couronné* (II *Tim*. II, 5). Le Christ, en effet, ne s'est pas incarné seulement pous sauver la multitude: même s'il n'y avait qu'un seul homme sur terre, il serait venu souffrir pour lui. Donc si j'ignorais le scandale de la division, mon châtiment serait modéré, mais puisque je mesure exactement l'avantage de l'union et le scandale du schisme, je ne saurai échapper à un châtiment juste, au cas où je ne fais pas tout ce que je peux pour l'unité. Je me déclare donc prêt à aller volontairement à la mort pour obtenir l'union des églises.

7. "Et ce n'est pas simplement le désir de voir l'église de Rome s'unir à la nôtre qui me fait parler ainsi. Je suis, en effet, persuadé que notre église est fidèle à l'enseignement du Christ et des apôtres et je suis prêt à mourir dix mille fois pour cette conviction. D'ailleurs vous-mêmes vous nous l'accordez, tout en affirmant que votre point de vue à vous est juste lui aussi et qu'il ne contredit pas nos opinions. Voilà pourquoi je suis prêt à aller au feu: que la vérité nue apparaisse à la face de Dieu et des hommes, si seulement ce que vous dites est vrai. Car nous, nous n'y croyons pas.

8. "Personne, ni chez nous, ni dans l'Eglise de Rome, ne désire l'union plus que moi. Ce désir est en moi, presque depuis l'heure de ma naissance. Voici, d'après moi, ce qui a empêché ce désir de devenir réalité: depuis la séparation jusqu'à aujourd'hui, vous n'avez jamais recherché l'union d'une manière fraternelle et amicale, mais vous avez prétendu exercer sur nous un magistère et un pouvoir; ni nous, ni personne, d'après vous, ne peut contester ou contredire ce que le pape a dit ou ce qu'il dira, puisqu'il est successeur de Pierre, c'est-à-

dire du Christ, mais tous doivent accepter ses paroles comme des paroles du Christ lui-même.

9. "Sâche, évêque, que l'union est impossible aussi longtemps qu'une telle opinion prédomine chez vous. Pour le bien commun, écoute, pourtant, mon opinion: je l'exprimerai par un exemple de militaire. Nous, les généraux, lorsque nous voulons envahir un pays ennemi, nous consultons les soldats qui se trouvent aux avant-postes, même si nous avons plus de connaissances qu'eux. Eux seuls, en effet, possèdent l'expérience des régions frontalières et nous les appelons *yeux de l'armée*. Ainsi, moi, je connais mieux que toi les affaires d'ici: accepte donc mon avis. Le voici.

10. "Il faut convoquer un concile catholique et oecuménique. Que se réunissent à Constantinople les évêques dépendant du patriarche oecuménique, ceux qui sont proches et ceux des diocèses éloignés: parmi ces derniers, le métropolite de Russie avec quelques uns de ses évêques, celui d'Alanie, celui de Zécchie. Que viennent également les évêques dépendants des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, et aussi ceux du catholicos de Géorgie, ceux du patriarche de Trnovo et de l'archevêque de Serbie. Que le pape envoie ses légats, conformément à l'ordre et à la coutume anciens. Que tout cela ait lieu dans l'amour du Très-Saint Esprit et dans des dispositions fraternelles, que les points de division soient examinés. Je suis persuadé qu'alors Dieu ne nous cachera ni sa sainte volonté, ni la vérité.

11. "Si l'on ne fait pas comme je le conseille, mais suivant tes plans actuels, ce n'est pas l'union, mais une division plus profonde encore qui en résultera. Nous en sommes arrivés à une absurdité: certains d'entre les vôtres veulent rebaptiser les membres de notre Eglise. Le roi de Hongrie le fait déjà: il en a rebaptisé un grand nombre, notamment le fils du roi des Bulgares Alexandre, comme si notre baptême était inefficace. Et pourquoi parler de celui-ci ou de celui-là? L'empereur mon fils, ici présent, cherchait auprès du roi de Hongrie une aide contre les infidèles: et voici que le roi, sa mère et les chefs de leur pays l'obligent à un second baptême, lui-même et les gens de sa suite, en lui déclarant qu'autrement aucune aide ne lui sera accordée!

12. "Considère cette absurdité: en recevant un second baptême, on rejette le premier, car il n'y a qu'un seul baptême chrétien, on devient athée, car si l'on n'a pas le baptême, on n'a pas Dieu. Et voici que nous sommes devenus ennemis, nous qui étions des amis, des frères, qui formions le corps spirituel du Christ! Et notre haine mutuelle ne concerne pas les choses matérielles seulement, mais les âmes, comme c'est le cas des impies!

13. "Si tout se passe comme je l'ai dit, tout ira bien. Mais si, au contraire, les habitants de Constantinople se divisent eux-aussi entre eux, certains fuyant à l'étranger, d'autres se soumettant à notre volonté, d'autres supportant la mort comme des martyrs — c'est ce qui se passa sous le règne de mon aïeul, Michel, le premier des Paléologues; on a suivi alors le plan que tu proposes; il en résulta, sans aucun profit, une persécution et une tyrannie; voilà pourquoi

cela ne dura pas, mais on revint au *statu quo ante* —, pour que tout cela n'arrive pas à nouveau, conforme-toi à mon avis."

14. Paul répond au discours de Cantacuzène: "Pourquoi faire une grande assemblée? Il n'y a que toi que je veux convaincre: tu es semblable à une alène à laquelle tous sont suspendus et tu peux les retourner comme tu veux."

15. "Il n'en est pas ainsi, répond Cantacuzène à l'archevêque; et je ne suis pas homme à changer facilement d'opinion: si tu arrivais à me convaincre, c'est que je serais un instable et tu ne pourrais avoir confiance en moi. Je suis convaincu au fond de mon âme qu'il est nécessaire d'examiner les doctrines qui font obstacle à l'union. Et s'il apparaît alors que ces doctrines ne sont pas en contradiction avec mes dogmes, je serai le premier à les accepter. Autrement, tu ne dois nourrir aucun espoir de me voir accepter ce que tu recherches.

16. "Par ailleurs, mon prestige parmi les Byzantins n'est pas inconditionnel: on accepte mes paroles et on y obéit seulement dans la mesure où elles expriment la vérité de Dieu et des doctrines correctes. Ainsi, il y a quelque temps déjà, des dogmes ecclésiastiques furent l'objet de discussions. On en discuta à deux et trois reprises. Une décision de l'Eglise fut publiée. Et pourtant certains ne furent pas convaincus. Nous acceptons tes decrets, me dirent-ils, dans tout ce qui concerne le corps et nous t'obéissons parce que tu es notre empereur; mais nous ne pouvons te suivre là où le salut de nos âmes est en jeu. Et ils restent sur leurs positions, bien que je possède le pouvoir souverain de confisquer leurs biens, de les exiler, de les mettre à mort. Mais ce n'est point là la coutume de notre Eglise, car il n'y a pas de foi forcée. Ainsi, si ces quelques hommes isolés et peu nombreux ont pu refuser de s'incliner devant la décision de l'Eglise et devant la nôtre, combien plus serait-ce le cas de la masse des fidèles et de ceux qui se trouvent au loin."

17. Le légat Paul déclare: "Il n'y a pas de vraie foi en dehors du jugement du pape; en voici la preuve: depuis que vous avez quitté sa communion, les infidèles vous ont vaincu et ont conquis vos pays."

L'empereur répond: "Ta preuve n'a aucune valeur: les infidèles ont pris la grande et célèbre ville d'Antioche, et d'autres places fortes de cette région, bien avant le schisme. Ils ont également réussi à conquérir, dans vos régions, l'Afrique, Carthage et les pays proches de l'Espagne. Le schisme n'y est donc pour rien, mais plutôt nos autres péchés, pour lesquels nous ne faisons pas pénitence."

18. "Quant à notre foi, ce n'est pas nous seuls qui disons qu'elle est sûre et qu'elle provient du Christ, des apôtres et de leurs successeurs, mais vous-mêmes, aujourd'hui encore, vous en témoignez; et toi-même, tu viens de dire que nos paroles ne contredisent pas les vôtres. Et si tu oses dire que notre foi et nos paroles ne sont pas vraies, correctes et justes, que l'on allume du feu et entrons-y tous les deux ici-même!" Paul ayant demandé à quelle date cette épreuve du feu devrait avoir lieu, Cantacuzène répond: "Je ne me léverai pas de ce siège jusqu'à ce que le feu ne soit allumé."

Pensant à un simple jeu verbal, le légat accepte, mais il est informé que la proposition est sérieuse. "Je veux vivre et non mourir!", s'exclame-t-il alors. "Je ne veux pas autre chose, rétorque l'empereur, mais j'ai l'absolue certitude que non seulement je ne brûlerai pas, Dieu intervenant en faveur du dogme orthodoxe, mais que je vous rendrai service: voilà pourquoi je n'ai pas peur de l'épreuve du feu. Mais toi, tu sembles hésiter au-sujet de ta foi et tu redoutes la mort!"

19. Paul gardant le silence, l'empereur lui demande ce qu'il pense de ses paroles. "Elles sont vraies et justes, répond le légat: il ne te reste qu'à aller vers le pape; si cela se réalisait, de grands biens en résulteront."

L'empereur répond: "Il est fou d'entrer dans un fleuve sans prévoir le moyen d'en sortir. Cet exemple concerne ton discours. Toi, tu dis la même chose que le pape; c'est pourquoi, si tu acceptes mes paroles et ma volonté, le but cherché est atteint. Sinon, puisque chez le pape, si je m'y rends, j'entendrai les mêmes paroles que celles que tu m'adresses aujourd'hui, et puisque je lui dirai ce que je te dis à toi, mon voyage est inutile."

20. Paul dit alors: "Vous, les empereurs, vous vous complaisez dans la dignité impériale et vous refusez d'aller chez le pape; c'est pour cela que toi tu refuses de partir."

L'empereur: "Je suis persuadé que les empereurs, mes prédécesseurs, ont eu raison lorsqu'ils se sont abstenus d'aller vers lui; mais ce n'est pas là ce qui nous occupe. Quant à moi, puisqu'il s'agit de l'union de l'Eglise, je serais prêt à aller chez lui même à pied et même s'il habitait aux confins de la terre. Tout visiteur lui embrasse le pied — et cela est bien étonnant —, mais moi, pour unir l'Eglise, je serais prêt à embrasser le pied de sa bête de somme et la poussière sous ses pieds."

21. Paul répond: "Si tu suis mon conseil, si tu vas chez le pape et acceptes d'accomplir sa volonté — puisque cette dernière est conforme à la justice et au bien —, le pape te donnera les moyens de défendre tes frontières et t'aidera encore par ailleurs: il ne regrettera même pas de te donner l'anneau qu'il porte! Autrement une grande puissance tombera sur vous et provoquera de grands malheurs."

22. Avec un léger sourire, l'empereur tient alors ce discours: "Une alliance suppose qu'avec l'anneau on donne quelque chose de plus important: le pape peut donc donner son manteau; et rien de plus. Ta promesse sera ainsi accomplie, mais, en ce qui nous concerne, nous n'en tirerons aucun avantage. Mais ce n'est là que jeu de mots. Parlant sérieusement, je déclare que nous accepterons spontanément, sans aide ni cadeau, les paroles du pape et les vôtres, si seulement elles nous apparaissent comme des doctrines correctes et vraies. Autrement, ni le feu, ni l'épée ne nous détourneront de la vérité, car le Christ a dit: "Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme" (*Mat.* X, 28); et aussi: "Nul ne peut arracher mes brebis de la main de mon Père" (*Jean* X, 29).

23. Paul ayant déclaré qu'il considérait les chrétiens se trouvant au pouvoir des Infidèles comme étant eux-mêmes des Infidèles, puisqu'ils supportent tous les jours le blasphème contre le nom du Christ, l'empereur répond: "Pour ma part, je crois que ces chrétiens sont bien supérieurs à beaucoup de ceux qui sont ici; se trouvant entre les mains des Infidèles, pour des raisons que Dieu connaît, ils préservent leur culte et leur foi d'une manière plus stricte encore, même s'ils ne peuvent en sortir. Par contre, certaines gens d'ici passent volontairement dans l'autre camp, d'autres voudraient le faire, mais sont obligés de rester ici. Voilà pourquoi je considère que les chrétiens de là-bas sont des orthodoxes, alors que ces derniers sont des Infidèles. Dieu leur fasse justice! D'ailleurs, le blasphème contre le nom de Dieu ne lèse pas les chrétiens captifs: la meilleure preuve en est que les saints martyrs chrétiens, vivant parmi les idolâtres, n'ont pas été lésés en entendant ce blasphème; certains, en effet, sont morts de mort naturelle et ont rendu compte à Dieu de leurs actions, d'autres, si les circonstances le demandaient, se sont livrés volontairement à la mort et ont reçu des couronnes de martyrs."

24. La conversation prend alors fin. Après un court repos, l'empereur demande au légat soit de réfuter encore ses propositions, soit de les accepter. Paul affirme alors: "Devant le Christ et la vérité, je déclare, comme je l'ai déclaré avant, que tu as raison; je souhaite donc que le concile ait lieu."

25. L'empereur: "Mes paroles sont claires et ne nécessitent plus aucune explication. Le concile doit être semblable aux anciens conciles oecuméniques; mais si vous venez pour nous enseigner la vérité, nous, nous ne vous reconnaissons pas pour maîtres et d'autant moins pour juges; vous ne pouvez être à la fois juges et partie. Si, par contre, vous venez en amis et en frères, en recherchant la vérité, la paix et la concorde, sans querelle ni insolence, cela sera agréable à Dieu et à nous, ses serviteurs. Si nous arrivons à un accord, gloire soit à Dieu; et si, au contraire, Dieu permettait à notre désaccord de persister, ne cherchons pas à aggraver le schisme: que chaque église reste où elle est, en suppliant Dieu d'accorder la paix et l'union, conformément à sa propre volonté."

26. L'empereur ayant prononcé ces paroles, Paul les approuve. Il est décidé que le concile se tiendrait à Constantinople dans la période s'étendant du début de juin de la cinquième indiction de l'année 6875 à la fin de mai de la septième indiction.

III. Texte

Lavra Λ 135

Fol. 2 Διάλεξις ἣν διελέχθη ὁ βασιλ[εὺς ὁ Κ]αντακουζηνὸς μετὰ τοῦ ἀπὸ τοῦ πάπα ἐλθόντος σὺν τῷ κόντῳ Σαβείας κυροῦ Παύλου, μητροπολίτου μὲν εὑρισκομένου Θηβῶν, νῦν δὲ ὀνομασθέντος παρὰ τοῦ πάπα πατριάρχης [sic] Κωνσταντινουπόλεως, κατὰ μῆνα ἰούνιον τῆς ε′ ἰνδικτιῶνος τοῦ ἑξαχιλιοστοῦ ὀκτακοσιοστοῦ ἑβδομηκοστοῦ πέμπτου ἔτους.

1. Ὁ βασιλεὺς ὁ Παλαιολόγος ἀπὸ τῆς Οὐγγρίας ἐρχόμενος, ὡσαύτως καὶ ὁ κόντος Σαβείας ἀπὸ τοῦ τόπου αὐτοῦ σὺν τῷ κυρίῳ Παύλῳ, πρότερον μὲν ὄντι Θηβῶν μητροπολίτης [sic], νῦν δὲ ὀνομασθέντι παρὰ τοῦ πάπα Κωνσταντινουπόλεως πατριάρχης [sic], ἡνώθησαν ἀλλήλοις ἐν τῇ Σωζοπόλει· ἔνθα δὴ καὶ ἐζητήθη παρ' αὐτῶν, ἤγουν τοῦ κόντου καὶ τοῦ Παύλου, ἡ τῶν ἐκκλησιῶν ἕνωσις. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἀπεκρίθη πρὸς αὐτοὺς οὕτως ὅτι "Ἐγὼ μόνος οὐ δύναμαι εἰπεῖν τι περὶ τούτου, εἰ μὴ ἀπελθόντων ἡμῶν ἐν τῇ Κωνσταντινουπόλει, ἐπεὶ ὁ βασιλεὺς ὁ πατήρ μου ἐκεῖσε εὑρίσκεται, ἔνι δὲ καὶ ὁ πατριάρχης καὶ ἡ περὶ αὐτὸν σύνοδος μέλλουσιν ἀκροάσασθαι περὶ τῶν λεγομένων, καὶ ὁμοῦ πάντες ἵνα δώσομεν τὴν περὶ τούτου ἀπόκρισιν."

2. Ἐλθόντων τοίνυν ἐν τῇ Κωνσταντινουπόλει καὶ τοῦ Παύλου θελήσαντος καὶ ζητήσαντος ἰδεῖν καὶ κινῆσαι μετὰ τοῦ πατριάρχου τὰ περὶ τῆς ἐκκλησίας, ὁ δὲ οὐκ ἠθέλησεν εἰπὼν "Πῶς μέλλω ἰδεῖν τοῦτον συνοδικῶς καὶ κινῆσαί τι περὶ τῆς ἐκκλησίας, ἐπεὶ οὐκ ἔφερε μεθ' ἑαυτοῦ τοῦ πάπα γραφήν; Ἀλλ' εἴπερ βούλεται φιλικῶς μόνος πρὸς μόνον ὁμιλῆσαι, στέργω τοῦτον καὶ ἀποδέχομαι."

Ἐπεὶ δὲ ἔδοξε τοῦτο βαρύτατον τῷ τε κόντῳ καὶ τῷ Παύλῳ καὶ ὥσπερ τις περιφρόνησις, ὅτι μᾶλλον ἠνάγκαζεν οὗτος λαβεῖν τὴν περὶ τούτου ἀπόκρισιν. Τοῦ τε μὴν βασιλέως τοῦ Παλαιολόγου καὶ τοῦ πατριάρχου καὶ τῶν ἀρχιερέων ἀξιωσάντων τὸν βασιλέα τὸν Καντακουζηνὸν ὥστε περὶ τούτου συντυχεῖν καὶ ὁμιλῆσαι, κατεδέξατο αὐτὸς τὸν ἀγῶνα. Καὶ δὴ ἡμέρᾳ ῥητῇ καθεσθέντων ἐν τοῖς τῶν Βλαχερνῶν παλατίοις μετὰ τοῦ βασιλέως τοῦ Παλαιολόγου τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ καὶ τῆς δεσποίνης κυρᾶς Ἑλένης τῆς θυγατρὸς αὐτοῦ, τοῦ βασιλέως κυροῦ Ἀνδρονίκου καὶ τοῦ δεσπότου κυροῦ Μανουὴλ τῶν υἱῶν αὐτῶν, ἔτι τε καὶ ἀρχόντων τινῶν, ἀλλὰ δὴ καὶ τοῦ κατὰ Πνεῦμα διδασκάλου αὐτοῦ, τοῦ κυροῦ Μάρκου, ὡσαύτως καὶ ἀρχιερέων τριῶν, τοῦ τε Ἐφέσου, τοῦ Ἡρακλείας καὶ τοῦ Ἀνδριανουπόλεως, μετὰ καὶ ἑτέρων ἐκκρίτων ἐκκλησιαστικῶν ἀρχόντων, εἰσῆλθε καὶ ὁ Παῦλος καὶ τοῦ συνήθους χαιρετισμοῦ γενομένου ἐκάθισεν.

3. Καὶ μετὰ τὸ καθίσαι, τοῦ βασιλέως τοῦ Καντακουζηνοῦ ἐρωτήσαντος πρὸς αὐτὸν "Τί ἐστι ἡ βουλὴ καὶ τὸ σὸν θέλημα καὶ τί ζητεῖς;" ἀπεκρίθη ἐκεῖνος· "Τὴν τῆς ἐκκλησίας ἕνωσιν." Καὶ ὁ βασιλεὺς πρὸς αὐτόν· "Καλοῦ ἔργου καὶ θεαρέστου ἐπιθυμεῖς· τοῦ δὲ πῶς, βίᾳ καὶ τυραννίδι ἢ πειθοῖ καὶ ἀληθείᾳ καὶ ἐκκλησιαστικῇ συνηθείᾳ καὶ καταστάσει;" Ὁ δέ· "Πειθοῖ καὶ ἀληθείᾳ καὶ κατὰ τὴν ἐκκλησιαστικὴν τάξιν τε καὶ ἀκολουθίαν."

4. Καὶ ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τῷ λόγῳ καὶ ἀποκρίσει αὐτοῦ εὐχαριστήσας τῷ Θεῷ καὶ αὐτῷ, τοιάδε εἶπεν·

"Οἱ ἄνθρωποι, τὸ θεῖον παράγγελμα μὴ φυλάξαντες τῆς εἰρήνης, εἰς ἀλλοκότους ἐνέπεσον ἐπιθυμίας καὶ πράξεις, καὶ μερισθέντες οἱ μὲν ἀπὸ τούτων ἐγένοντο ἐχθροὶ τῶν χριστιανῶν καὶ τῶν προσόντων αὐτοῖς κατά τε ψυχὴν καὶ σῶμα, οἵτινές εἰσιν οἱ ἀσεβεῖς καὶ τοῦ Μωάμεθ ἀκόλουθοι, οἱ δέ εἰσιν ἐχθροὶ μὲν τῶν προσόντων αὐτοῖς χρημάτων, κατὰ συμβεβηκὸς δὲ καὶ τῶν

VARIAE LECTIONES:

13 ἔνι L
15 δόσομεν L

σωμάτων, οἵτινές εἰσιν οἱ ὁμόπιστοι ἡμῖν καὶ τῇ ἐκκλησίᾳ ἀκολουθοῦντες, Βούλγαροι δηλαδή, Σέρβοι καὶ οἱ τούτοις ὅμοιοι· βουλομένων γὰρ αὐτῶν διάρπαγμα ποιῆσαι τὰ χρήματα, ἐντεῦθεν γίνονται πόλεμοι καὶ ἐξ ἀνάγκης ἐπακολουθοῦσι κατέρχονται σωματικοὶ θάνατοι· εἰσὶ μέντοι καὶ ἕτεροι, δοκοῦντες μὲν εἶναι φίλοι ἀλλήλοις, εἰσὶ δὲ ὁμόφυλοι λεληθότως καὶ ἐχθροὶ τῶν πραγματευομένων· (Fol. 2v) ||καὶ γὰρ ἐὰν ἀφ' ἑτέρου τις ἀπατήσας δυνήσεται λαβεῖν τι πρᾶγμα ἄξιον πολλῶν νομισμάτων δι' ὀλίγης δόσεως, οὐ νομίζει ἁρπακτικῶς καὶ ἀπατηλῶς καὶ οἱονεὶ κλοπῇ παραπλησίως εἰληφέναι τοῦτο, ἀλλ' ὡς κατόρθωμά τι πεποιηκὼς ἥδεται, κἀντεῦθεν γίνεται κατασυμβεβηκὸς ἅτερος θατέρου.

5. " Καὶ τὰ μὲν τῶν ἐχθρῶν οὕτως, τὰ δὲ τῶν φίλων ἔχουσιν οὕτως.

Εἰσὶ μὲν φίλοι οἵτινες ἐξ ἀλλοδαπῶν τόπων τε καὶ χωρῶν συνελθόντες φιλοῦνται ἀλλήλοις, ὥσπερ ἡμεῖς, σὺ μὲν ἐκ Καλαβρίας" — Καλαβρὸς γὰρ ἦν — "ἐγὼ δὲ ἀπὸ τῶν ἐνταῦθα· εἰσὶ δὲ πάλιν ἕτεροι μὴ μιᾶς πόλεως ὄντες γεγονότες φίλοι, ἕτεροι ἐκ μιᾶς πατρίας τε καὶ συγγενείας καὶ αὖ ἕτεροι γνησιώτεροι τούτων, πατὴρ δηλαδὴ πρὸς υἱὸν καὶ ἀδελφὸς πρὸς αὐτάδελφον· ἡ γυνὴ δὲ μετὰ τοῦ ἰδίου ἀνδρὸς οὐ φίλοι μόνον εἰσίν, ἀλλὰ καὶ σὰρξ μία· ἀλλ' οὐδεμία τούτων ὧν ἀπηριθμησάμην φιλία καὶ ἀκραιφνεστάτη ἕνωσις οὕτως εὑρίσκεσθαι δύναται ὡς ἡ πνευματικὴ τῆς ἐκκλησίας ἕνωσις καὶ ἀγάπη. Καὶ τί φημὶ περὶ τῶν πολλῶν; Αὐτὸς ὁ εἷς ἄνθρωπος, αὐτὸ τὸ ἄτομον, οὐ δύναται αὐτὸς ἑαυτῷ οὕτως ἡνωμένον εἶναι καὶ ἓν ὡς ὁ πνευματικὸς ἄνθρωπος, ἡ ἐκκλησία δηλονότι, καὶ γὰρ αὐτὴ ἡ ἐκκλησία αὕτη ἐστὶ τοῦ Κυρίου σῶμα, ἧς κεφαλὴ ὁ Χριστός.

6. "Ὅθεν καὶ ὁ τὴν ἐκκλησίαν διασχῖσαι βουλόμενος αὐτὸ δὴ τὸ τοῦ Κυρίου σῶμα σχίζει, καὶ αὐτός ἐστιν ὁ τὸν Κύριον σταυρώσας καὶ λόγχῃ τὴν πλευρὰν αὐτοῦ ἐκκεντήσας. Καὶ τὸν ἄρτι πρώτως τὸ τοιοῦτον σχίσμα ποιήσαντα ὡς αὐτὸν ἐκεῖνον ποιοῦμαι τοῦτον τὸν σταυρώσαντα, ἀλλὰ καὶ τὸν τὴν ἐκκλησίαν ἑνῶσαι δυνάμενον, κἂν εἴτε δι' οἰκείαν ἐμπάθειαν, εἴτε δι' οἱονδήποτ' οὖν πρᾶγμα μὴ τοῦτο ποιήσαντα, οὐκ ἐλάττονα καὶ τοῦτον εἴποιμι τοῦ προτέρου, καὶ τοῦτον ὁποῖον ἂν εἴποις οὐκ ἂν διὰ μαρτυρίου καὶ αἵματος δυνήσεσθαι τῆς κολάσεως ἐλευθερωθῆναι· ἔχω καὶ γὰρ μετ' ἐμοῦ τὸν εἰπόντα τὸ Ἐὰν ἀθλῇ τις, οὐ στεφανοῦται ἐὰν μὴ νομίμων ἀθλήσῃ. Λέγω δὲ ὅτι οὐ διὰ τῶν ἀνθρώπων μόνον πλῆθος, οὓς ἔσωσεν ὁ Χριστός, ἡ ἔνσαρκος αὐτοῦ οἰκονομία γέγονεν, ἀλλὰ καὶ εἰ εἷς μόνος ἄνθρωπος εὑίσκετο ὢν ἐν τῷ κόσμῳ, ὑπὲρ αὐτοῦ δὴ τοῦ ἑνὸς καὶ μόνου σαρκωθῆναι ἔμελλε καὶ παθεῖν, ὡς κοὶ ὑπὲρ τῶν πολλῶν, ἵνα σώσει αὐτόν. Εἰ τοίνυν ἠγνόουν τὸ τοιοῦτον καὶ τοσοῦτον κακόν, μετρία ἂν ἦν ἡ εἰς μὲ κόλασις τοῦ Θεοῦ· ἐπεὶ δὲ ἀκριβῶς ἐπίσταμαι εἰς ὁπόσον μὲν ἡ ἕνωσις καλὸν ἀφορᾷ καὶ ὁπόσον κακὸν τὸ σχίσμα τῆς ἐκκλησίας, εἴπερ ἔστι τῆς ἡμετέρας δυνάμεως τὸ τὴν τοιαύτην γενέσθαι ἕνωσιν, καὶ οὐ γίνηται, οὐκ οἶδ' ὅπως ἂν ὑφέξω ἀξίαν τὴν κόλασιν. Λέγω δὴ

---

50 ἐπακουλουθοῦσι L
51 ὁμώφιλοι λεληθότως κατ' L
52 ἀπατή[. . . .] ήσεται L
72 σχῆμα L
73 πιοῦμαι L
75 εἴποιμι: εἴπιμαι L

τοῦτο ἐνώπιον διαμαρτυρόμενος τοῦ Θεοῦ καὶ τῶν ἐκλεκτῶν ἀγγέλων αὐτοῦ ὅτι εἰ συνετέλει τὸν ἐμὸν γενέσθαι θάνατον διὰ πυρὸς διὰ τὴν τῆς ἐκκλησίας ἕνωσιν, ἐγὼ ἂν αὐτὸς συλλέξας ξύλα ἀνῆψα τοῦτο καὶ εἰσῆλθον ἐντὸς μετὰ μεγάλης ὀρέξεως καὶ ἐπιθυμίας.

7. "Καὶ μή μοι εἴπῃς ὡς διὰ τὸ βούλεσθαί με ἐλθεῖν τὴν ἐκκλησίαν τῆς Ῥώμης πρὸς τὴν ἡμετέραν οὕτως ἁπλῶς λέγειν με τοῦτο· ὅτι μὲν γὰρ εἰμὶ πεπληροφορημένος ὡς ἡ ἡμετέρα ἐκκλησία ὀρθῶς φρονεῖ, καθὼς αὐτὸς ὁ Χριστὸς ἐδίδαξε καὶ οἱ τούτου μαθηταὶ καὶ ἀπόστολοι, ὡς καὶ μυριάκις ὑπὲρ τούτου ἀποθανεῖν με, τοῦτο πρόδηλον πάντῃ καὶ λόγος οὐδεὶς ὅπερ οὕτω καὶ ὑμεῖς σὺν ἡμῖν μαρτυρεῖτε· ὅτι δὲ μαρτυρούντων ὑμῶν τοῦτο ὡς ἡμεῖς μὲν καλῶς καὶ ὀρθῶς λέγομεν, λεγόντων δ' αὖ ὅτι καὶ τὸ ὑμέτερον ὀρθῶς ἔχει, ὅπερ καὶ ἐναντίον οὐκ ἔστι τοῖς παρ' ἡμῶν φρονουμένοις καὶ λεγομένοις, τούτου ἕνεκεν φημὶ εἰς καῦσιν παρέξειν μετὰ προθυμίας τὸ σῶμα μου ὡς τὸ φανῆναι καὶ ἀποκαλυφθῆναι ἐνώπιον Θεοῦ καὶ ἀνθρώπων αὐτὴν γυμνὴν τὴν ἀλήθειαν, εἰ ἄρα ἐστὶν ἀλήθεια ὅπερ λέγετε. Ἡμεῖς γὰρ αὐτῷ οὐ πιστεύομεν.

8. "Οὕτως οὖν τοῦ πράγματος ἔχοντος καὶ τῆς ἀληθείας, οὐδεὶς τῶν τῆς ἡμετέρας ἐκκλησίας ἢ τῶν τῆς Ῥώμης ἐστὶν ὃς εἰπεῖν δυνήσεται τὴν τῆς ἐκκλησίας ἕνωσιν ὀρέγεσθαι πλέον ἐμοῦ. Καὶ γὰρ σχεδὸν ἀ || φ' ἧς ὥρας Fol. 3 ἐγεννήθην εἰς τὸν κόσμον καὶ εἶδον τὸν ἥλιον, ἐκ τότε ὠρεγόμην καὶ ἐπεθύμουν ἰδεῖν τὴν τῆς ἐκκλησίας ἕνωσιν. Ἡ δὲ ὡς λογίζομαι οὐκ ἐγένετο διὰ τὸ ἀφ' οὗ καιροῦ καθολικῶς προεχώρησεν ἡ τῆς ἐκκλησίας διάστασις μέχρι τῆς σήμερον μηδέποτε ἀδελφικῶς τε καὶ φιλικῶς παρ' ὑμῖν ζητηθῆναι τὴν τοιαύτην περὶ τούτου ὑπόθεσιν, ἀλλ' ὡς διδασκαλικῶς καὶ ἐξουσιαστικῶς καὶ οἱονεὶ αὐθεντικῶς, λεγόντων μὴ δύνασθαι ἀντιβλέψαι ἢ ἀντειπεῖν ἡμᾶς ἢ ὅλως τινὰ τῶν ἀνθρώπων πρὸς τὰ παρὰ τοῦ πάπα λεγόμενα ἢ μὴν λεχθησόμενα, ἐπεὶ αὐτός ἐστιν ὁ τοῦ Πέτρου διάδοχος, ταὐτὸν δ' εἰπεῖν τοῦ Χριστοῦ, ἀλλὰ τὴν κεφαλὴν σὺν τῇ καρδίᾳ ἡμῶν κλίναντας δέχεσθαι τὰ παρ' αὐτοῦ λεγόμενα, ὡς ἐξ αὐτοῦ δὴ τοῦ Χριστοῦ.

9. "Γίνωσκε γοῦν τοῦτο, ἀρχιερεῦ, ὅτι μέχρις ἂν ἡ τοιαύτη δόξα ἐπικρατεῖ παρ' ὑμῖν, οὐκ ἔστι δυνατὸν ἑνωθῆναι τὴν ἐκκλησίαν· ἀλλ' εἴγε βούλει τὸ κοινῇ συμφέρον γενέσθαι, τῇ ἐμῇ βουλῇ πείσθητι· καὶ μή μου κατείπῃς ὡς ἐπηρμένου δῆθεν καὶ ἀλαζόνος. Ἵνα δὲ τὸν ἐμὸν ποιήσω λόγον σαφέστερον, στρατιωτικῷ τινι χρήσομαι παραδείγματι· ἡμεῖς οἱ στρατηγοί, βουλόμενοί ποτε ἀπελθεῖν καὶ πατῆσαι τὰς τῶν ἐχθρῶν ἡμῶν χώρας, οὐ πειθόμεθα μόνῃ τῇ ἡμετέρᾳ γνώμῃ, ἀλλὰ συμβούλοις εἰς τοῦτο χρώμενοι τοῖς εἰς τὰς ἄκρας εὑρισκομένοις στρατιώταις, καίτοι πολλοὶ κατὰ γνῶσιν αὐτῶν διαφέροντες, δεχόμεθα τὴν ἐκείνων βουλὴν ὡς εἰδημόνων ὄντων καὶ πεῖραν ἐχόντων τῶν τῆς ἄκρας ἐκείνων μερῶν, οὓς δὴ καὶ καλοῦμεν τῆς στρατιᾶς ὀφθαλμούς. Διὰ τοῦτο ὡς εἰδημονεστέρου σου ὄντος ἐμοῦ τῶν ἐνταῦθα πραγμάτων δέδεξο τὴν βουλήν μου. Ἡ δὴ καὶ ἔστιν αὕτη.

---

99 σῶμα: σώματί L
101 λέγεται L
105 εἶδ[. . . .]ον L
111 λεχθησώμεθα L
113 σὺν: σὰν L

10. "Ἵνα δηλονότι γένηται σύνοδος καθολικὴ καὶ οἰκουμενική, καὶ συνελθόντων ἐν τῇ Κωνσταντινουπόλει τῶν ὑπὸ τὸν οἰκουμενικὸν πατριάρχην ἀρχιερέων, τῶν τε ἐγγὺς καὶ μακρὰν ὄντων, ἤγουν τοῦ τε Ῥωσίας μετά τινων ἐπισκόπων αὐτοῦ, τοῦ Τραπεζοῦντος, τοῦ Ἀλανίας, τοῦ Ζηκχίας, ἔτι τε τῶν ἑτέρων πατριαρχῶν, τοῦ τε Ἀλεξανδρείας, τοῦ Ἀντιοχείας καὶ τοῦ Ἱεροσολύμων, ἀλλὰ δὴ καὶ τοῦ καθολικοῦ Ἰβηρίας, τοῦ πατριάρχου Τρινόβου καὶ τοῦ ἀρχιεπισκόπου Σερβείας, ἀποσταλέντων δὲ καὶ παρὰ τοῦ πάπα τοποτηρητῶν κατὰ τὴν εἰς τοῦτο πάλαι ἐπικρατήσασαν τάξιν τε καὶ συνήθειαν, τούτου οὕτω γενομένου μετὰ τῆς τοῦ παναγίου Πνεύματος ἀγάπης καὶ ἀδελφικῆς διαθέσεως ἵνα ἐξετασθῶσι τὰ μέσον ἡμῶν τε καὶ ὑμῶν αἴτια τοῦ σκανδάλου, καὶ ἐὰν οὕτω γένηται, πέποιθα τῷ Θεῷ ὅτι οὐ μὴ ἀποκρύψῃ τὸ ἅγιον αὐτοῦ θέλημα καὶ τὴν ἀλήθειαν ἀφ' ἡμῶν.

11. "Ἢν δ' οὐ γένηται κατὰ τὴν ἐμὴν τοιαύτην βουλήν, ἀλλὰ καθὼς σὺ ζητεῖς γενέσθαι κατὰ τὸ παρὸν ἀλογοπραγήτως, οὐ μόνον οὐχ ἕνωσις, ἀλλὰ καὶ ἀρχὴ διαστάσεως, τῆς προτέρας χείρων, μέλλει γενήσεσθαι. Καὶ γὰρ ἡ τοιαύτη τῆς ἐκκλησίας διάστασις εἰς τοσαύτην προέβη τὴν ἀτοπίαν ὡς καὶ βουλεσθαί τινας τῶν ὑμετέρων τοὺς τῆς ἐκκλησίας ὄντας τῆς ἡμετέρας ἀναβαπτίζειν· καὶ γὰρ ὁ τῆς Οὐγγρίας ῥὴξ ἀδεῶς τοῦτο ποιεῖ, ἐξ οὗ ἀνεβάπτισε μὲν πολλούς, μετὰ τῶν ἄλλων δὲ καὶ τὸν τοῦ βασιλέως Βουλγάρων τοῦ Ἀλεξάνδρου υἱόν, ὡς δῆθεν ἀνωφελοῦς ὄντος τοῦ ἡμετέρου βαπτίσματος. Καὶ τίς χρεία τοῦ λέγειν με τόν τε δεῖνα καὶ τὸν δεῖνα; Αὐτὸν τὸν βασιλέα τὸν υἱόν μου ἐκεῖσε εὑρισκόμενον καὶ ζητοῦντα βοήθειαν παρὰ τοῦ ῥηγὸς κατὰ τῶν ἀσεβῶν πολλὰ κατηνάγκασεν αὐτός τε ὁ ῥὴξ καὶ ἡ μήτηρ αὐτοῦ καὶ οἱ τούτων ἄρχοντες ἀναβαπτίσαι αὐτόν τε καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ, εἰπόντες ὡς ἀλλοτρόπως οὐ δυνάμεθα βοήθειαν δοῦναί σοι ἂν μὴ τοῦτο πρότερον γένηται.

12. "Καὶ λοιπὸν σκόπει τὸ ἄτοπον· ὁ γὰρ τὸ τῆς ἡμετέρας ἀναβαπτισθείς, τὸ μὲν πρῶτον πάντως ἐξωμόσατό τε καὶ ἀπεβάλλετο, δεύτερον δὲ οὐκ ἔστιν· ἓν γὰρ τὸ τῶν χριστιανῶν βάπτισμα καὶ ἅπαξ αὐτὸ βαπτιζόμεθα· ἐξ ἀνάγκης γέγονεν ἄθεος ὁ τοιοῦτος· ὁ γὰρ μὴ ἔχων βάπτισμα δῆλον ὅτι οὐδὲ Θεόν. Καὶ ἰδού, ὡς ἀνωτέρω εἴρηται, ἀντὶ τοῦ φίλους ἡμᾶς εἶναι καὶ ἀδελφοὺς καὶ ἓν σῶμα πνευματικὸν τοῦ Χριστοῦ, δῆλον ὅτι γεγόνασιν οἱ τοῦτο πράττοντες ἐχθροί, οὐκ εἰς σώματα μόνον καὶ χρήματα, ἀλλὰ καὶ εἰς αὐτὰς τὰς ψυχάς, ὅπερ ἐστὶ τῶν ἀσεβῶν ἴδιον, ὡς καὶ ἐν τῇ ἀρχῇ εἴπομεν.

13. Ὅθεν εἰ μὲν γένηται καθὼς εἴρηται, εὖ ἂν ἔχοι· εἰ δ' οὖν οὐχ οἱ εἰς Fol. 3v μα || κρὰν μόνον, ἀλλὰ καὶ οἱ ἐντὸς τῆς Κωνσταντινουπόλεως εὑρισκόμενοι καὶ αὐτοὶ οὗτοι διασχισθῆναι μέλλουσιν, ὥστε τοῖς μὲν ἐξ αὐτῶν διαδρᾶναι εἰς ἀλλοδαπεῖς τόπους, τοὺς δὲ τῷ ἡμετέρῳ θελήματι ὑποκλῖναι, τοὺς δὲ κατὰ πρόσωπον ἐνστῆναι μέχρι θανάτου, νομίζοντας ἑαυτοὺς μάρτυρας — οὕτω γὰρ ἐγένετο καὶ παρὰ τοῦ αὐθέντου καὶ πάππου μου τοῦ βασιλέως κυροῦ Μιχαήλ, τῶν Παλαιολόγων τοῦ πρώτου· οὐκ ἐγένετο ὡς ἐγὼ βουλεύομαι

---

154 δὲ om. L
162 κωνσ[....] πόλεως L
163 διαδράσαι L

νῦν, ἀλλὰ καθὼς σὺ ζητεῖς κατὰ τὸ παρὸν γενέσθαι, καὶ ἐντεῦθεν ἐγένετο τυραννὶς καὶ διωγμὸς οὐκ ὀλίγος, ὠφέλεια δὲ οὐδεμία, διὸ καὶ οὐδὲ μέχρι πολλοῦ τὸ περὶ τούτου διήρκεσεν, ἀλλ' ἐπανῆλθε πάλιν εἰς τὴν προτέραν κατάστασιν — ἵνα γοῦν μὴ πάλιν γένηται οὕτω, τοῖς ἐμοῖς πείσθητι λόγοις καὶ τῇ βουλῇ."

14. Ταῦτα παρὰ τοῦ βασιλέως ὁ Παῦλος ἀκούσας "Καὶ τίς μοι χρεία τῆς τῶν πολλῶν συνελεύσεως" ἔφη, "σὲ μόνον ζητῶ καὶ ἐντεῦθεν τὸ πᾶν ἐκέρδανα· σουβλίῳ καὶ γὰρ ἔοικας ἐν ᾧ πάντες ὥσπερ κρέα ἀνήρτηνται, καὶ ὅθεν ἂν σὺ κινηθείης, κἀκεῖνοι σὺν σοὶ στρέφονται."

15. Καὶ ὁ βασιλεύς· "Οὐκ ἔστιν οὕτως, ἀρχιερεῦ, ἀλλὰ τοῦτο λέγω περὶ ἐμαυτοῦ ὅτι εἴπερ ἤμην τοιοῦτος ὥστε πεισθῆναι ῥαδίως τοῖς λόγοις σου, οὐδεμίαν πίστιν τὸ βέβαιον ἔχουσαν ἔδει ἔχειν σε λόγῳ μου, πεισθέντος οὕτως ὡς εἴρηται· ὥσπερ γὰρ εἰ εὐκόλως ἐδεχόμην αὐτούς, οὕτω πάλιν καὶ εἰς ἄλλο τι μετατραπῆναι ἔμελλον. Τὸ γὰρ ὡς δεῖ γενέσθαι ἐξέτασιν περὶ ὧν γίνονται καὶ εἰσὶ τὰ σκάνδαλα καὶ στέργω καὶ ἀποδέχομαι καὶ ἀπὸ ψυχῆς τοῦτο ὀρέγομαι· καὶ ἐὰν τούτου γεγονότος φανῇ ὅτι εὔλογα καὶ δικαίου ἐχόμενα λέγεται τοῖς ἡμετέροις μὴ ἀντικείμενα δόγμασιν, ὃς ἔμελλε πρῶτος δέξασθαι καὶ στέρξειν αὐτά, αὐτὸς ἐγὼ εἶναι ἔμελλον. Ἐκτὸς δὲ τούτου, μηδεμίαν ἐλπίδα ἔχε περὶ ἐμοῦ ποιῆσαι ὅπερ ζητεῖς.

16. "Ἔπειτα δὲ εἰ ὡς σουβλίον εἰμὶ καὶ πάντες ἀνήρτηνται ἐν ἐμοί, ὡς σὺ φῇς, οὐκ ἔνι τοῦτο οὕτως ἁπλῶς, ἀλλὰ δεχόμενοι οὗτοι τοὺς λόγους μου καὶ κλίνοντες ἐχομένους αὐτοὺς σὺν Θεῷ ἀληθείας καὶ δογμάτων ὀρθῶν, ἀκολουθοῦσι μοι εἰς τοῦτο, ἀλλοτρόπως δὲ οὐδαμῶς. Καὶ γὰρ πρό τινος ἤδη καιροῦ, ζητήματος γινομένου περὶ ἐκκλησιαστικῶν δογμάτων, ἐγένετο σκέψις, οὐχ ἅπαξ μόνον, ἀλλὰ καὶ δὶς καὶ τρίς, καὶ ἐδόθη ἀπόφασις ἐκκλησιαστικὴ περὶ τούτου, ἀλλὰ καὶ οὕτω τινὲς μὴ πεισθέντες εἶπον ὅτι εἰς μὲν τὰ σωματικὰ πάντα καὶ δεχόμεθα καὶ στέργομεν καὶ ἀσπαζόμεθα τοῖς σοῖς προσταττομένοις, ὑπείκοντες ὡς βασιλέως ὄντος ἡμῶν, ἐφ' οἷς δὲ δοκοῦσιν ἡμῖν εἰς βλάβην τῶν ἡμετέρων ψυχῶν, οὐ δυνάμεθά σοι ἀκολουθῆσαι. Διὰ τοῦτο καὶ ἔτι ἐμμένουσιν οὗτοι τῇ θελήσει αὐτῶν, καίτοιγε ἠδυναίμην πάντως ὡς αὐθέντης ποιῆσαι ἐξουσιαστικῶς εἰς αὐτοὺς ὅπερ ἐβουλόμην, δήμευσιν, ἐξορίαν, θάνατον· ἀλλὰ τοῦτο οὐκ ἔστι τῆς ἐκκλησίας τῆς ἡμετέρας, ἐπεὶ ἀναγκαστὴ ἡ πίστις οὐκ ἔστιν. Εἰ γοῦν οἱ μερικοὶ καὶ εὐαρίθμητοι οὗτοι οὐκ ἠθέλησαν καταπεισθῆναι τῇ τε ἐκκλησιαστικῇ καὶ ἡμετέρᾳ ἀποφάνσει, πολλῷ μᾶλλον οἱ πολλοὶ καὶ μακρὰν εὑρισκόμενοι."

17. Καὶ ὁ Παῦλος· "Οὐκ ἔστι πίστις ὀρθὴ ἄνευ τῆς τοῦ πάπα κρίσεως, καὶ δῆλον ἐκ τούτου ὅτι ἀφ' οὗ τῆς αὐτοῦ ἐχωρίσθητε κοινωνίας ἔκτοτε ἴσχυσαν οἱ ἀσεβεῖς καθ' ὑμῶν καὶ καθήρπασαν τὰς χώρας ἡμῶν."

Καὶ ὁ βασιλεὺς πρὸς αὐτόν· "Περὶ μὲν τοῦ ὅτι ἀφ' οὗ τῆς τοῦ πάπα κοινωνίας ἀπέστημεν ἴσχυσαν οἱ ἀσεβεῖς καθ' ἡμῶν, ὡς φῇς, οὐκ ἀναγκαῖος ὁ λόγος· καὶ γὰρ τὴν Ἀντιόχειαν, μεγάλην οὖσαν καὶ περίφημον, καὶ ἕτερα πλεῖστα τῶν ἐκεῖσε μερῶν κάστρα πρὸ τοῦ σχίσματος καθήρπασαν, καὶ οὐ ταῦτά γε μόνον, ἀλλὰ καὶ πολλὰ τῶν εἰς τὰ ὑμέτερα μέρη εὑρισκομένων αρπάσαι ἔφθα-

---

187 οὐκ om. L
198 ἀναγκασθὴ L

σαν, τήν τε Ἀφρικὴν λέγω, τὴν Καρχηδόνα καὶ ἕτερα πλησίον ὄντα τῆς Ἱσπανίας, διὸ καὶ οὐκ ἀναγκαῖος ὁ λόγος ὃν εἴρηκας ὥς τε διὰ τὸ σχίσμα τῆς ἐκκλησίας καθαρπάσαι τοὺς ἀσεβεῖς τὰς χώρας ἡμῶν, ἀλλὰ διὰ τὰς πολλὰς καὶ ἑτέρας ἡμῶν ἁμαρτίας, ἃς πταίοντες οὐ μεταμελούμεθα.

18. "Περὶ δὲ τῆς ἡμετέρας πίστεως λέγω τοῦτο ὅτι μέχρι σήμερον οὐ
Fol. 4 μόνον ἀφ' ἑαυτῶν ἡμῶν ἔχομεν || βεβαίαν τὴν πίστιν ἡμῶν ἣν ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ παρελάβομεν, τῶν τε ἀποστόλων καὶ τῶν αὐτῶν διαδόχων, ἀλλὰ τοῦτο καὶ παρ' ὑμῶν αὐτῶν μαρτυρεῖται μέχρι τὰ νῦν, ἔτι δὲ καὶ παρ' αὐτοῦ δὴ σοῦ εἰπόντος ὡς τὰ παρ' ἡμῶν λεγόμενα τοῖς παρ' ὑμῶν οὐκ ἀντίκεινται. Εἰ δέ γε τολμήσαις εἰπεῖν ὅτι τὰ παρ' ἡμῶν πιστευόμενα καὶ λεγόμενα οὐκ ἔχει ἀληθείας καὶ ὀρθότητος καὶ δικαιοσύνης, ἀναφθήτω πῦρ καὶ δεῦρο εἰσέλθωμεν ἐν αὐτῷ."

Τοῦ Παύλου δὲ περὶ τοῦ πυρὸς ἐρωτήσαντος πότε τοῦτο γενήσεται, ὁ βασιλεὺς "οὐ τῆσδε τῆς καθέδρας ἀνίστωμαι" ἔφη "μέχρις ἂν τὸ πῦρ ἀναφθείη."

Καὶ τοίνυν μέχρι τινὸς ἔστ' ἂν ὁ Παῦλος ἐνόμιζεν ὅτι λόγοι ἦσαν ἁπλῶς τὰ παρὰ τοῦ βασιλέως λεγόμενα, ἐδίδου τινὰ συγκατάθεσιν· ἀφ' οὗ δ' ἐπληροφορήθη μὴ εἶναι λόγους οὕτως αὐτοὺς ἁπλοὺς καὶ ἀργούς, ἀλλὰ πράγματα βέβαια, εὐθὺς ἀνεβάλλετο εἰπὼν ὅτι "ζῆν, οὐκ ἀποθανεῖν, βούλομαι." Τοῦ δὲ βασιλέως εἰπόντος ὡς "αὐτὸ τοῦτο βούλομαι καὶ αὐτός, ἀλλ' ἔχων βεβαίαν πληροφορίαν ὡς οὐ μόνον μὴ καῆναι συνάρσει Θεοῦ ὑπὲρ τοῦ ὀρθοδόξου δόγματος, ἀλλὰ καὶ ὄφελος εἰς ὑμᾶς γενέσθαι, τούτου ἕνεκεν κατατολμῶ τοῦ πυρός· σὺ δ' ὡς ἔοικεν ἀμφιβολίαν ἔχων περὶ τῆς σῆς πίστεως τὸν θάνατον δειλιᾷς."

19. Μέχρι τινὸς αὐτὸς σιωπήσας, ἠρωτήθη παρὰ τοῦ βασιλέως· "Τί σοι ἄρα δοκεῖ τὰ παρ' ἐμοῦ λεχθέντα;"

Ὁ δὲ ἔφη· "'Αλήθειαν λέγω, οὐ ψεύδομαι, ὅτι καλά εἰσιν καὶ ἀληθῆ καὶ δίκαια· ἓν ἔτι λείπεται μόνον τὸ εἰς τὸν πάπαν παραγενέσθαί σε, καὶ τούτου γεγονότος πολλὰ γένοιτ' ἂν ἀγαθά."

Καὶ ὁ βασιλεύς· "Μωρὸν ἥγημαι τὸν ποταμὸν διαβῆναι βουλόμενον μὴ τὴν ἔξοδον κατὰ πρῶτον σκεψάμενον, ἀλλ' ἀγνώστως οὕτω καὶ ἀφελῶς ἐν αὐτῷ εἰσελθόντα. Λέγω δὲ τὸ τοιοῦτον παράδειγμα ἀποτείνων εἰς τὸν λόγον τὸν σόν· καὶ γὰρ ἃ νῦν σὺ φῂς καὶ διαβεβαιοῖ, αὐτὰ ἐκεῖνά εἰσι καὶ παρὰ τοῦ πάπα λεγόμενα· διὸ εἰ μὲν στέρξεις τοὺς λόγους καὶ τὴν βουλήν μου καθὼς εἴρηται, λέλυται τὸ ζητούμενον· εἰ δὲ μή, ἐπεὶ αὐτὰ ἐκεῖνα ἔμελλον ἀκοῦσαι καὶ παρὰ τοῦ πάπα, εἰ πρὸς αὐτὸν ἀφικόμην ἅπερ αὐτὸς σὺ νῦν φῂς, καὶ αὐτὰ ἐκεῖνα ἔμελλον εἰπεῖν αὐτῷ καὶ ἐγώ, ἅπερ φημὶ καὶ πρὸς σέ, λοιπὸν ματαία ἂν ἦν ἡ ἐμὴ πρὸς αὐτὸν ἄφιξις."

20. Καὶ ὁ Παῦλος· "'Υμεῖς οἱ βασιλεῖς, ἑδραζόμενοι εἰς τὸ ὕψος τῆς βασιλείας, τὴν πρὸς τὸν πάπαν ἀποστρέφεσθε ἄφιξιν· διὸ καὶ οὐ βούλει ἀπελθεῖν πρὸς αὐτόν."

215–216 ἣν ἀ[....]μεν L
217 τὰ: ταυ L
219 ἔχει: ἔχον L
242 διαβεβαιῇ L
246 ἤμελλον L

Καὶ ὁ βασιλεύς· "Οἱ πάλαι καὶ πρὸ ἐμοῦ βασιλεῖς, ὡς ἐγὼ λογίζομαι, καὶ βεβαίως τοῦτο λογίζομαι, δικαίως καὶ κατὰ λόγον οὐ κατήρχοντο πρὸς αὐτόν, καὶ ἐῶ λέγειν ἀρτίως τὰ περὶ τούτου πλατύτερον, ἵνα μὴ τὸ ἔργον ἀφέντες, σπουδάσωμεν εἰς τὸ πάρεργον· ἐγὼ δὲ διὰ τὴν τῆς ἐκκλησίας ἕνωσιν οὐ μόνον μετὰ ἀλόγων ἢ καὶ κατέργων, ἀλλὰ καὶ πεζῇ παραγενόμην ἂν πρὸς αὐτόν, εἰ καὶ εἰς τὸ ἀκρότατον τῆς γῆς ὢν εὑρίσκετο. Καὶ πᾶς μὲν ὁστισοῦν πρὸς αὐτὸν ἀφικόμενος τὸν αὐτοῦ πόδα ἀσπάζεται, ὅπερ ἐστί μοι πολὺ διὰ θαύματος, ἀλλ' ἐγὼ ὑπὲρ τοῦ ἑνωθῆναι τὴν ἐκκλησίαν, ὡς εἴρηται, οὐ τὸν αὐτοῦ πόδα ἠσπασάμην ἂν μόνον, ἀλλὰ καὶ τὸν τοῦ ἀλόγου αὐτοῦ· ἔτι τε καὶ τὸ χῶμα ὅπερ πατεῖ."

21. Καὶ ὁ Παῦλος· "Εἰ μὲν τοὺς ἐμοὺς λόγους δέξῃ καὶ πρὸς τὸν πάπαν ἀπέλθῃς ὡς τὸ ἐκείνου πληρώσων θέλημα, ἐπεὶ καὶ δίκαιον καὶ καλόν ἐστι, ὁ πάπας οὐ μόνον δύναμιν διὰ φοσσάτου καὶ ἀλλοτρόπως δώσει, ἀλλὰ καὶ οὐδὲ αὐτοῦ δὴ τοῦ δακτυλίου ὅπερ φορεῖ μέλλει φύσεσθαι· εἰ δὲ μὴ γίνωσκε ὅτι μεγάλη καὶ ἰσχυρὰ δύναμις ἐλεύσεσθαι μέλλει καὶ ἐπιπεσεῖν ἐφ' ὑμᾶς ὡς καὶ ὑποστῆναι μεγάλα δεινά."

22. Καὶ ὁ βασιλεὺς μικρὸν ὑπομειδιάσας εἶπεν αὐτῷ· "'Ο ἀλλᾶ σύνδεσμος μετὰ προτέρου τινὸς συνδεῖ τὸν δακτύλιον· ἐνδέχεται γοῦν ἵνα ὁ πάπας δώσῃ τὸν μανδύαν αὐτοῦ σὺν τῷ δακτυλίῳ καὶ οὐ πλείω· κἀντεῦθεν πληρωθῇ μὲν καὶ ὁ σὸς λόγος· πρὸς ἡμᾶς δὲ οὐδεμία ὠφέλεια γενήσεται ἀπὸ τούτου. 'Αλλὰ τοῦτο μὲν εἶπον ἀστειευόμενος· σπουδάζων δὲ λέγω οὕτως ὅτι εἰ μὲν τὰ παρὰ
Fol. 4v τοῦ πάπα τε καὶ παρ' ὑμῶν λεγόμενα || φανεῖεν ὀρθὰ καὶ ἀληθῆ δόγματα, μόνοι ἡμεῖς ἀφ' ἑαυτῶν μέλλομεν δέξεσθαι ταῦτα καὶ ἄνευ τῆς οἱασοῦν βοηθείας καὶ δόσεως, εἰ δὲ μή, οὐ πῦρ, οὐ ξίφος, οὐ μάχαιρα τῶν ἀληθῶν καὶ ὀρθῶν δογμάτων ἡμᾶς ἀποστῆσαι δυνήσεται. Ἔχομεν γὰρ τὸν εἰπόντα οὐ μὴ φοβεῖσθαι ἀπὸ τῶν ἀποκτεινόντων τὸ σῶμα, τὴν δὲ ψυχὴν ἀπολέσαι μὴ δυναμένων· καὶ πάλιν τὸ Οὐδεὶς δύναται ἁρπάσαι τὰ πρόβατα τὰ ἐμὰ ἐκ τῆς χειρὸς τοῦ Πατρός μου· ὥστε τὰ ἐν τῇ χειρὶ τοῦ Χριστοῦ εὑρισκόμενα πρόβατα οὐδεὶς ἁρπάσαι δυνήσεται, κἂν μυριάκις ἀποκτείνῃ τὰ σώματα."

23. Εἰπόντος δὲ ἐκείνου ὅτι "'Εγὼ τοὺς εἰς τοὺς ἀσεβεῖς εὑρισκομένους χριστιανοὺς οὐδὲν ἕτερόν τι λογίζομαι τούτους ἢ αὐτοὺς ἐκείνους τοὺς ἀσεβεῖς, ἐπεὶ τὸ τοῦ Χριστοῦ ὄνομα καθ' ἑκάστην ἀκούοντες βλασφημούμενον ὑποφέρουσιν", εἶπεν πρὸς αὐτὸν ὅτι "'Εγὼ οὐκ ἔχω μόνον πάντας ἐκείνους, ὡς σὺ φῂς, ἀσεβεῖς, ἀλλὰ καὶ πολλοὺς ἐξ αὐτῶν κρείττονας καὶ εὐσεβεστέρους πολλῶν ἥγημαι τῶν εἰς τὰ ἐνταῦθα μέρη εὑρισκομένων· ἐκεῖνοι μὲν γὰρ ἐν τῇ αἰχμαλωσίᾳ παραδοθέντες καὶ εἰς τὰς τῶν ἀσεβῶν εὑρισκόμενοι χεῖρας κρίμασιν οἷς οἶδε Θεός, εἰ καὶ ἀδυνάτως ἐκεῖθεν ἔχουσιν ἐξελθεῖν, ἀλλ' ὅμως ἀκριβέστερον κατέχουσι τὸ σέβας καὶ τὴν πίστιν αὐτῶν. Τινὲς δὲ τῶν ἐνταῦθα, οἱ μὲν ἐκεῖσε αὐτομολοῦσιν, οἱ δὲ μὴ εἴοντες εὐκόλως τοῦτο ποιῆσαι προσμένουσιν ὧδε καὶ μὴ βουλόμενοι· διὰ τοῦτο εἶπον ὅτι τοὺς ἐκεῖ μὲν ὄντας ὀρθοδόξους, τού-

263 φωσάτου L
273 μόνοι: [.....]ι L; τῆς : τὰς L
276 ἀποκτενόντων L
279 ἀποκτήνη L

τους δὲ ἀσεβεῖς λογίζομαι· τὸ δὲ τέλος τούτων οἶδεν ὁ δικαιοκρίτης Θεός. Ὅτι δὲ οἱ ἐν αἰχμαλωσίᾳ χριστιανοί, τὸ τοῦ Θεοῦ ἀκούοντες ὄνομα βλασφημούμενον, οὐδὲν παραβλάπτονται, δῆλον ἐκ τούτου ὅτι οἱ καλλίνικοι καὶ ἅγιοι μάρτυρες, μέσον εὑρισκόμενοι τῶν ἀσεβῶν εἰδολολάτρων, χριστιανοὶ ὄντες καὶ τὴν εἰς Θεὸν βλασφημίαν ἀκούοντες, οὐ παρεβλάπτοντο διὰ τοῦτο, ἀλλ' οἱ μὲν ἀποθνήσκοντες φυσικῷ θανάτῳ καὶ χωρὶς μαρτυρίου ἀπήρχοντο λόγον τῶν οἰκείων ἀφίξοντες πράξεων, οἱ δὲ καιροῦ καλοῦντος ἑαυτοὺς παρεῖχον ἐθελοντὰς τῷ τοῦ μαρτυρίου θανάτῳ τοὺς αἰωνίους καὶ ἀμαραντίνους στεφάνους κομισόμενοι".

24. Τούτων τοίνυν τῶν λόγων λαληθέντων, εἴληφε τέλος ἡ ὁμιλία. Καὶ πρὸς μικρὸν ἀναπνευσάντων, ἐρωτᾷ πάλιν ὡς ἐξ ἄλλης ἀρχῆς ὁ βασιλεύς· "Τί σοι δοκεῖ, ἀρχιερεῦ, εἰ μὴν ἄδικά εἰσι τὰ λεχθέντα, ἔλεγξον τὴν ἀδικίαν, εἰ δ' ἀληθείας καὶ δικαιοσύνης τυγχάνουσι ῥήματα, τοῖς ἐμοῖς πείσθητι λόγοις καὶ τῇ βουλῇ".

Καὶ ὁ Παῦλος· "'Ενώπιον τοῦ Χριστοῦ καὶ τῆς ἀληθείας, ὥσπερ δὴ καὶ πρότερον εἶπον οὕτω πάλιν λέγω καὶ νῦν, ὅτι καὶ ἅγια καὶ καλὰ καὶ ἀληθῆ εἰσι τὰ λεγόμενα παρὰ σοῦ· διὰ τοῦτο στέργω κἀγὼ καὶ ἀσπάζομαι τὸ γενέσθαι τὴν σύνοδον".

25. Καὶ ὁ βασιλεύς· "'Η πρᾶξις καὶ οἱ ἐμοὶ λόγοι ἔστωσαν δῆλοι καὶ φανεροὶ ὥστε μὴ δεηθῆναι αὐτοὺς ἐξηγήσεως ἄλλης ἔπειτα. Εἰ μὲν βούλει γενέσθαι τὰ τῆς συνόδου ὡς αἱ πάλαι οἰκουμενικαὶ σύνοδοι, εὖ ἂν ἔχει καὶ λόγος οὐδείς· εἰ δὲ ἥκειν ὑμᾶς ὡς διδάξοντας τὴν ἀλήθειαν, ἡμεῖς ὡς διδασκάλους ἀπροσκαλούμεθα, εἰ δὲ ὡς κριτάς, τοῦτο χεῖρον· πῶς γὰρ οἱ αὐτοὶ ἅμα καὶ κριταὶ καὶ ἀντιλέγοντες ἔσεσθε; Εἰ δέ γε φιλικῶς τε καὶ ἀδελφικῶς, ὡς τὴν ἀλήθειαν ζητοῦντες ἀπὸ ψυχῆς καὶ τὴν εἰρήνην καὶ τὴν ὁμόνοιαν, ἄνευ ἔριδός τε καὶ ἐπάρσεως, τοῦτο τῷ μὲν Θεῷ εὐαπόδεκτον, ἡμῖν δὲ τοῖς δούλοις αὐτοῦ ἀρεστόν. Ἂν τοίνυν ὁμοῦ συνελθόντες ἐξετάσωμεν τὰ λεγόμενα καὶ ὁμοφωνήσωμεν πάντες, δόξα τῷ ἁγίῳ Θεῷ· εἰ δ' οἷς οἶδε κρίμασιν αὐτὸς ὁ τὰ πάντα ἄγων καὶ φέρων Θεὸς παραχωρήσει καὶ ἔτι εὑρίσκεσθαι τὴν τοιαύτην διαφωνίαν τε καὶ διένεξιν μέσον ἡμῶν καὶ ὑμῶν, οὐ μὴ διὰ τοῦτο ἵνα μεσολαβήσῃ καὶ γένηται εἰς ἡμᾶς ἔχθρα καὶ πλέον σχίσμα τοῦ εὑρισκομένου, ἀλλὰ μενεῖ ἑκατέρα ἐκκλησία εἰς ὅπερ εὑρίσκεται μένουσα, πάντων παρακαλούντων ἀπὸ ψυχῆς καὶ ζητούντων τὸν εἰρηνάρχην Θεὸν τὴν ἁγίαν αὐτοῦ πέμψαι εἰρήνην καὶ ἕνωσιν ὡς οἶδεν αὐτός".

Fol. 5 **26.** Ταῦτα τοῦ βασιλέως εἰπόν || τος ἀπεφήνατο καὶ ἔστερξεν αὐτὰ καὶ ὁ Παῦλος καὶ ἐτάχθη ἵνα ἀπ' ἀρχῆς τοῦ ἰουνίου μηνὸς τῆς πέμπτης ἰνδικτιῶνος τοῦ ἑξαχιλιοστοῦ ὀκτακοσιοστοῦ ἑβδομηκοστοῦ πέμπτου ἔτους μέχρις ὅλου μαΐου ἑβδόμης ἰνδικτιῶνος γένηται καὶ ἀποκατασταθῇ ἡ ῥηθεῖσα σύνοδος ἐν Κωνσταντινουπόλει.

---

298 εἰφίξοντες L
302 ἄλης L